

Mon tonton d'A..fric.

Jay Ghee

Roman

Tous droits réservés

G M Jaumain

Avertissement

Ce roman est pour les + de 18 ans.
Il contient des expressions de langage 'cru' et des comportements abrupts et réels qui peuvent choquer.

Présentation

Cinq jeunes cousins vivant dans la région Bordelaise reçoivent chacun une lettre mystérieuse d'Afrique. S'agit-il d'une possibilité d'héritage ? Malgré les craintes de leurs familles, ils s'embarquent dans une aventure pittoresque remplie d'humour, d'écueils et de dangers.

Un voyage épique qui remettra en question leurs valeurs, leurs habitudes et leur futur.

Chapitre 1^{er}

Raphaël

L'orage gronde derrière les premières côtes de l'Entre-deux-mers. Le ciel est en colère sur les hauts, vers Omet et Donzac. La pluie tombe déjà sur Benauge, sur ses vignes et ses forêts domaniales. En bas, au bord de la Garonne, la petite ville de Cadillac fait le dos rond alors que le fleuve glisse son corps de cuivre poli le long des bocages que domine l'orgueilleux Château des Ducs d'Épernon. Tapie derrière ses remparts, la ville jette des coups d'œil effrayés sur l'orage qui menace.

C'est une agglomération tranquille, bâtie sur l'emplacement de l'un des premiers comptoirs maures en Aquitaine. Ses remparts et ses tours rappellent son passé de ville fortifiée qui contrôlait le trafic fluvial sur la Garonne.

Aujourd'hui, il ne s'y passe plus grand chose. Sauf peut-être à l'hôpital psychiatrique où les criminels fous les plus dangereux de France ruminent leurs instincts sanguinaires entre des murs équipés des meilleurs systèmes de surveillance électronique.

La ville se souvient parfois des bonnets phrygiens qui avaient pillé la demeure des Ducs avant de la transformer en asile pour démentes. Génération après génération, les grands-mères ont colporté le souvenir des cris inhumains de névrosées dont les visages hagards paraissaient soudain entre les barreaux rouillés des remparts.

Une bourrasque rase le sommet des marronniers du jardin des ducs. Un messager avant-coureur de ce qu'on appelle ici une bonne drache.

Non loin de ces murs et de l'école privée Lataste, vers la route qui mène au monastère du Broussey, se cache une imprimerie miteuse qui vivote grâce à l'impression des étiquettes pour bouteilles de vin. Une porte claque dans l'atelier. Ça résonne comme un coup de fouet. C'est la porte du bureau de Félix Jadot, le propriétaire-directeur-imprimeur.

Un adolescent se précipite au dehors, les dents serrées par une fureur à peine contenue, la colère dans les yeux, la démarche agressive, ses poings se retiennent de frapper une cliente affolée.

-Mon Dieu, Raphaël, que se passe-t-il ?

-Excusez ! Bougonne l'adolescent avant de sauter sur son vieux vélo qui l'attendait patiemment contre la haie de laurier.

Raphaël Jadot qui vient d'avoir quinze ans est d'habitude d'un tempérament calme et posé.

-Salaud ! Grogne-t-il. Je l'dirais à tout le monde !

Il pédale avec fureur et manque renverser un pépé dont le béret est enfoncé sur les oreilles. Il se dépêche, en poussant fort sur sa canne, pour rentrer chez lui avant la pluie. Raphaël roule à toute allure devant l'école Lataste et file tout droit vers la rue de la Gendarmerie. À sa gauche somnole l'ancien abattoir qui laissait parfois s'échapper un bœuf affolé par l'odeur de la mort. Il est vrai que le cimetière n'est qu'à cinquante mètres de l'abattoir.

Derrière les murs couverts de lichen gris du cimetière et les croix de fer forgé rongées par la rouille, des tombes sont si vieilles qu'elles se soulèvent ou se penchent de côté. On y a coupé les grands cyprès qui craquaient la nuit comme des os desséchés et faisaient fuir les jeunes amoureux et pleurer les malades de l'hôpital, de l'autre côté de la route.

Raphaël ne voit rien de tout cela. Ses longs cheveux châtons sont tenus sous une casquette de Base Ball rouge. La colère l'opresse. Il pédale vite en exhalant son courroux. Les larmes coulent sur son beau visage d'adolescent. On pourrait croire que ce sont des gouttes de transpiration mais le rictus amer de sa bouche en dit long sur son irritation.

Une mobylette pétarade derrière lui. C'est Mohamed, le fils d'Abdulhah, celui qui fait les jardins et bricole la mécanique.

-Salut Raphaël ! Crie-t-il en le dépassant, couché sur son engin qui fait plus de bruit qu'une Harley. Dépêche-toi, y va pleuvoir !

Raphaël n'entend rien, ne voit rien et ne sent pas l'odeur de la pluie. Sa gorge est douloureuse. Il a l'impression d'avoir avalé un hérisson. Il longe le mur de l'hôpital, grille le Stop où deux Marocains se sont percutés la veille, et file sur la route de Saint Macaire. Il parvient auprès des HLM, ces 'cages à lapins' cadeaux de l'époque Pompidou.

Il s'arrête devant le premier bâtiment, saute à terre et se souvient de mettre l'antivol sur sa vieille bécane rouillée. Il ouvre violemment la porte battante. Assis sur les premières marches, le rasta sénégalais qui fait le concierge parlotte avec le jeune Mohamed. Bouche bée, il regarde l'ouragan qui débouche devant lui.

-Hé Raphaël ! Qu'est-ce que t'arrive, con ?

-T'occupes ! Laisse-moi tranquille !

-Putain, mais t'es pas poli, con !

-Y va voir sa mère, dit Mohamed.

-Elle est pas rentrée, con, répond le rasta qui sait tout ce qui se passe dans son HLM.

Raphaël habite seul avec sa mère au troisième étage d'un HLM vite construit et vite déshumanisé. Dans le hall terne et sale dont le néon a été brisé à coup de pierres, une odeur d'ammoniaque vous prend à la gorge : celle de l'urine des souïards qui n'ont pas le temps de trouver la clef de la serrure de leur appartement. Pas d'ascenseur. Six étages à monter à pied. Au début, ce fut un refuge pour smicards. Aujourd'hui, un bidonville moderne pour abriter la pauvreté magrébine, les vieilles retraitées sans piston ou les jeunes chômeurs qui n'ont pas de piston non plus.

Raphaël a grimpé trois étages au pas de course. Il tire sa clef de sa poche et ouvre la porte de l'appartement.

-Maman ! Crie-t-il. Maman, t'es là ?

Un chat de gouttière vient se frotter contre ses jambes. Il ronronne comme un poivrot qui ronfle en cuvant son vin.

-Laisse-moi, Mimi ! Grinche l'adolescent en allant inspecter les chambres.

Le 'trois pièces' est minable, mais on y voit la pauvreté de gens propres. Quelques meubles en pin sont décorés avec goût. Les choses sont soigneusement rangées. Ceux qui occupent cet endroit ont la tirelire légère mais le goût du beau. Il suffit de voir comment sont assemblées les quelques fleurs d'automne dans le vase, sur la table en formica bleu.

Raphaël se laisse tomber sur un canapé élimé. Il essuie ses larmes avec le revers de sa manche. Son visage a repris des traits plus doux mais la colère fuse encore dans ses yeux.

-J'en ai marre de toi ! Crie-t-il vers la fenêtre où les nuages noirs se bousculent. Tu fais chier ! T'es un con, un profiteur, un menteur !

-Tu ne devrais pas jurer comme ton père, murmure une voix douce derrière lui.

Dans son empressement, l'adolescent avait laissé la porte d'entrée ouverte. Sa mère vient d'entrer.

-Je comprends pourquoi t'as divorcé papa ! S'exclame Raphaël. Il n'a rien donné. Il avait pourtant promis de me donner le chèque à la fin des vacances.

Martine Dutoit est encore belle mais on la sent lasse, fatiguée, au bout du rouleau, lessivée par des années de déceptions. Le mot 'vacances' fait mal à Martine. Son fils vient de passer deux mois et demi à trimer dans l'imprimerie de son père pendant que ses copains faisaient du surf à Biscarosse ou se bronzait à Arcachon. Elle pose son sac de cuir râpé sur le sol et regarde l'orage avec une lueur d'inquiétude dans le regard.

Raphaël attend sa réponse. Elle hésite, acculée au désespoir.

-Je n'ai rien trouvé, souffle-t-elle. Ni sur Cadillac, Langon ou Bordeaux. Je suis trop qualifiée. Aujourd'hui, personne n'offre du travail à ceux qui sont trop qualifiés et veulent travailler.

- Qu'est-ce qu'on va devenir ? Demande Raphaël, angoissé.
- Le chèque de pension alimentaire de ton père devrait couvrir tous les frais de la rentrée scolaire. Tu as besoin de nouveaux vêtements. Ça fait six mois que tu portes des habits trop serrés.
- Ça, c'est pas grave, répond l'adolescent en haussant les épaules.
- On pourra à peine vivre avec le chômage. J'en ai marre de chercher. Je suis lasse.
- Je l'ai dit à papa. Il a rigolé.
- C'est un voyou, répond-elle en prenant la main de son fils. Il te force à travailler tout l'été en usant de la pension alimentaire comme carotte. Il fait durer. Quelle est son excuse, cette fois ci ?
- Il m'a dit que ses clients paient en retard et que le receveur est sur son dos Ses fournisseurs ne sont pas payés
- La salade habituelle ! Il paiera quand l'avocat lui mettra le couteau sur la gorge.
- Mais ça coute cher un avocat, maman !
- Il le sait et il en profite pour nous essorer comme des vieilles lavettes !

Dehors, la pluie crépite sur les parapluies et la foudre gronde dans le lointain. -Je me sens si vide, si inutile, murmure Martine. La vie n'a plus de goût quand personne ne veut de toi ni de tes talents. C'est comme si on cessait de vivre.

Raphaël se lève. Elle l'attire contre elle.

- Je t'aime maman. Je vais essayer de t'aider. On va trouver quelque chose.
- Vois-tu Raphaël, avoir un travail devrait être un droit fondamental pour tout être humain. Lorsque j'ai eu mon premier emploi, juste après la sortie de l'université, j'en ai presque pleuré de joie. Je me suis sentie valorisée. J'étais prête à travailler très dur car on voulait de moi, on acceptait mes talents, mes connaissances et mon enthousiasme. Tu ne peux pas savoir quelle fierté on retire du fait d'être valorisée.
- Quand je pense qu'il y a des centaines de millions de gens sans emploi dans le monde !
- Bien sûr, l'éducation y est limitée ! Mais ici, en France, un pays très développé où l'éducation est parmi les meilleures du monde !... Qu'est-ce qu'on a fait pour en venir là ? Pour refuser du travail à ceux qui désirent bosser ? Qu'est devenue notre belle France ?
- Pourtant, avec un diplôme universitaire !
- J'ai donné ma démission après ta naissance. Ton père voulait que je travaille à l'imprimerie. Ensuite, après le divorce, j'ai refusé de me faire exploiter comme il l'avait fait pendant presque huit ans...
- Et comme il le fait encore...
- Et quand j'ai recherché de l'embauche on m'a dit que je ne suis plus dans le coup !

- Alors, c'est à cause de moi !
- Mais mon chéri que vas-tu penser la ? S'exclame Martine. Tu n'y es pour rien ! Je t'ai désiré de tout mon cœur et je suis la mère la plus comblée au monde. Mon chômage n'a rien à voir avec toi. C'est un problème de politique, rien d'autre.
- Si ça ne change pas, moi j'irais travailler à l'étranger.
- Et la France verra ses meilleurs enfants la quitter l'un après l'autre...
- Entretiens, il faut qu'on fasse quelque chose. Je vais essayer de t'aider.
- Tu es un éternel optimiste, mon chéri, dit-elle avec un sourire triste. Dans deux semaines, je ferai les vendanges comme l'année dernière. On fera durer l'argent pour les deux ou trois mois à venir.
- Et après ?
- Si on n'avait pas la famille qu'on a ! Se morfond Raphaël. L'entraide familiale n'existe pas chez nous !
- La famille, Raphaël ? Ah oui, parlons-en de la famille ! On ne peut malheureusement pas choisir sa famille, mon chéri...
- On pourrait quand même demander leur aide. Tonton Hector n'a qu'à lever son petit doigt pour te pistonner, lui qui a un poste élevé à l'administration.
- Je ne veux pas de sa charité. Et puis, il ne le fera jamais, mon chéri. Ni pour moi, ni pour toi.

Raphaël passe en revue mentalement les membres de sa famille maternelle. Tout d'abord il y avait le grand-père, Léon Dutoit, qui suce les pissenlits par la racine depuis cinq ans. Sa femme, la grand-mère acariâtre Maggy Pevard Dutoit avec laquelle il eut trois filles : Adèle, épouse d'Hector Lemaître, directeur des Impôts et géniteur de ses cousins Gonzague et Cédric. Puis Louise, épouse de Pedro Sanchez, argentin d'origine, et roi du tango sur les premières côtes Bordelaises. Ils ont deux enfants : Sandrine et Olivier. Enfin, en tout dernier à tous les niveaux selon les perceptions familiales, sa mère, Martine, divorcée de Félix Jadot, imprimeur, ce père qui abuse terriblement de son fils adolescent.

Mais selon la grand-mère acrimonieuse, il y eu aussi une brebis galeuse dans la famille : le fils du premier mariage de Léon Dutoit, donc un demi-frère d'Adèle, Louise et Martine. Il s'est enfui de chez lui très jeune, d'un coup de tête. Parti vers les colonies à ce qu'il paraît. On ne l'a plus jamais revu. On le croit mort, dévoré par les cannibales ou les crocodiles du Congo.

Raphaël joue distraitemment avec une boucle des cheveux de sa mère. Il poursuit sa réflexion alors que sa mère se morfond sur leur sort. Martine est fière de son fils. Elle sait très bien que Raphaël se distingue des adolescents de son âge par une curiosité inassouvie, une envie de découvrir, d'apprendre par l'expérience tout autant que par les livres. Il est également pourvu d'une persistance à toute épreuve. À l'âge de dix ans, il écrivait déjà aux ambassades, pour leur demander des brochures sur leurs pays en prétendant être un adulte curieux de découvrir le monde. Il en avait reçu des dizaines.

- Tu connais bien tes cousins, Raphaël, lui dit-elle. Ils ne manquent jamais l'occasion de te traiter comme une paillasse. Tes oncles et tantes ont réussi. Ils se regorgent de leurs succès. Il n'y en a que pour eux. Tout leur réussit et moi... Regarde un peu où on vit !
- Ils pourraient t'aider quand même, murmure Raphaël.
- Tes oncles Hector et Pedro n'arrêtent pas de s'engueuler chaque fois qu'ils se rencontrent. La solidarité n'existe chez aucun d'eux. Mes sœurs ne font pas mieux. Chacune tire la couverture de son côté et ta grand- mère aime voir la famille s'entredéchirer.
- Tu as pourtant étudié, maman. Tu as des diplômes !
- Une intellectuelle et aucun avenir ! À quoi servent les diplômes dans ce pays quand on n'a pas de pistons ?
- Il faut quand même tout essayer, maman. J'irais les voir.
- Tu es gentil, Raphaël mais tu perdras ton temps.
- On ne risque rien.
- Tu vas te faire rabrouer. Ils riront encore davantage de nous. Ils méprisent profondément les petits. C'est comme s'ils craignent que le contact avec la pauvreté va les rendre pauvres ! On n'a pas la galle quand même !
- C'est de la superstition, maman !

Chapitre 2

Les Sanchez

Aujourd'hui, c'est le vent qui tourbillonne en emportant le fruit du sycamore. Il s'enroule autour des platanes. Il soulève les premières feuilles mortes et les jupes des femmes. Il énerve son monde et se croit libre de venir jouer dans les rues avec mille mains froides qui touchent à tout et soulèvent même les tuiles romaines. Il fait danser des feuilles de vieux journaux. Une abeille ivre vient taper la fenêtre de l'échoppe 'La Ruche'. Elle s'est trompée d'adresse. Elle repart en dansant et virevoltant dans la brise qui annonce l'automne.

L'après-midi tire à sa fin. Dans la préfecture de Langon, au 56, rue Pompidou, un immeuble désuet regarde s'envoler les détritiques que le vent arrache dans sa course. Au 3^{ème} étage, des néons mauves annoncent :

« **Studio de danse Sanchez ... Salsa, tango, bossa et toutes les contorsions**

latino-américaines » On y parvient par un escalier sombre et poussiéreux qui pue le renfermé. La porte s'ouvre sur une vaste salle nue dont les murs sont couverts d'affiches de l'office du tourisme Argentin. Des couples âgés sont assis sur un banc alors que le sénior Sanchez démontre l'art passionné du tango. Julio chante de sa voix sirupeuse « *Adios, pampa mia* » au travers des hautparleurs.

Trapu, le dos rond, la tête bien calée entre de larges épaules musclées, Pedro Sanchez aurait pu entrer dans une de ces armures du Moyen Age qui nous semblent aujourd'hui si petites. Vu de dos, il n'a pas de cou. Ce qui aurait pu être un cou a la même largeur que la tête. C'est un cou qui aurait brisé la lame des guillotines.

Il exhume une perpétuelle odeur de transpiration acide et mordante comme un mauvais vinaigre. Son accent espagnol roule comme le son du tambour. On le prendrait aisément pour videur, garde du corps, gorille, truand marseillais ou mafioso sicilien. Mais il est tout le contraire. Il a un cœur qui fond devant des larmes d'enfant, des yeux profondément enchâssés qui pleurent en cachette lorsqu'il rencontre l'injustice et le désespoir, une main comme un battoir qui cueille un fruit de pissenlit sans laisser s'envoler une aigrette ou cueille un papillon avec une délicatesse surprenante.

La musique d'Amérique Latine est la fée Carabosse qui le transforme en Prince charmant. Sous le rythme du tango ou de la bossa, il s'envole avec une agilité inouïe, une souplesse déconcertante et une grâce de Don Juan. La danse le rend humain. En marche ou en repos, il semble être un ours endimanché. En dansant, il fait tourner des regards de convoitise. En marchant, il fait sourire.

C'est un être dédoublé, une personnalité aussi capable de se muer grâce à quelques notes de musique, un cœur noble aussi mal enchâssé, un grand sentimental mais terrifiant dans ses expressions.

El sénior Pedro Sanchez danse aujourd'hui avec une blonde défraîchie dans un ensemble de contorsions merveilleuses. Il transpire à grosses gouttes. On pourrait l'imaginer sur les docks de sa ville natale, lui, un maroufle docker et elle une putain des rues sombres transversales. Ils sont tous deux dignes, passionnés et doués. Assis sur leurs bancs, ressemblant à des statues de stuc, les vieux les admirent, bouche bée.

La porte d'entrée s'entrouvre doucement. Un jeune garçon pâle et obèse se faufile sur la pointe des pieds. Avec son sac d'étudiant accroché à l'épaule, Olivier Sanchez jette un coup d'œil rapide aux danseurs puis se dirige discrètement vers le bureau du maitre. Quelques instants plus tard, une jeune fille aux cheveux noirs, teeshirt au-dessus du nombril, et jeans tombant aux ras des fesses entre dans le bureau, suivie d'un jeune homme maigre aux cheveux roux trop longs et poisseux. Elle lui tient la main ; il ferme la porte derrière lui. Elle jette son sac d'étudiante au sol et s'affale dans un vieux canapé.

-Salut Olivier, lance-t-elle à son frère.

-Salut Sandrine, répond-il distraitement depuis le fauteuil paternel où il s'est installé.

Il joue au PDG en oscillant le fauteuil de cuir brun usé. Olivier est un garçon

bourré de médicaments, de Coca, de gâteaux et de sucreries.

Sa mère l'a élevé dans une couveuse et astiqué au talc J&J puis au Roger Gallet. Elle est fière de sa peau rose de cochon de lait. Dorloté par sa mère terrestre, il est protégé nuit et jour par sa mère céleste, la statuette fluorescente de l'Immaculée Conception qui trône sur sa table de nuit. Un Christ à moitié mort pend sur la croix accrochée au mur de sa chambre. Jésus surveille l'adolescent obèse. Il a tout l'air de lui murmurer : 'Je te regarde Olivier. Je meurs pour expier tes fautes. Ne me déçois pas'

Les gènes argentins et français se mélangent mal chez lui. Pas assez latin, pas assez banlieusard, toujours prêt à tirer la couverture vers lui. Physiquement, il ressemble à son père, en plus petit, en plus rond et en plus tassé. Mais il n'a pas le cœur sur la main, il a la main sur le cœur. Il craint beaucoup de choses ; il a peur d'avoir peur et c'est la raison pour laquelle les tuiles qui tombent des toits sont en général pour sa tête. Tempérament ? Il s'adapte. Il est fluide ; il coule entre les fissures et les interstices. Il ploie sous le vent le plus fort du moment et donne des grands coups de gueule avec ceux qui gueulent le plus fort. Et, si le plus fort a la voix enrouée, il change de camp. Il a la pitié des faibles pour les forts en gueule et les puissants.

Dans les conflits, il sera toujours assez adroit pour se déguiser et aller rejoindre le parti à la mode ou le dictateur du moment. Il est celui dont les tyrans se servent pour faire briller leurs chaussures. Mais, quand le dictateur sera fusillé, il sera toujours vivant, et il aura une paire de chaussures en plus. Il ne perd pas la boussole. Il est commis, laquais et parfois éminence grise. Tout dépend des circonstances. Il est caméléon... toujours ! Il survivra toutes les crises, sauf une, car son jeu est au détriment de son embonpoint et de la graisse qui lui couvre le cœur.

Il faut bien compenser. Les émotions doivent être enterrées vivantes quelque part. Il les refoule. Mais elles sont exigeantes. Elles réclament du fastfood, du chocolat, de la crème, du chorizo et surtout de la bonne viande. Pour Olivier, tout comme son père, un repas sans viande n'est pas un repas.

-Salut Olivier, marmonne l'ami de Sandrine. Ça gaze ?

- Ouais Etienne ! Pas mal et toi ?

Etienne, le copain à Sandrine a un teint de cire et une effluence d'eau bénite. Sa peau est blanche et froide comme un cierge éteint. Il zézaye un peu, surtout quand il veut avoir raison.

-Comment était ta rentrée au lycée ? Demande Sandrine.

-Comme d'habitude ! Répond lascivement Olivier en furetant dans une pile de courrier de son père. Toujours les mêmes têtes de con. Juste un nouveau pion et un nouveau prof de math.

-Arrête de lire le courrier de papa ! Bougonne Sandrine.

-Je n'regarde que les enveloppes et les timbres.

-C'est indiscret !

-Elles ne sont pas ouvertes. Elles sont toutes pour *El Sénior Sanchez* Sandrine hausse les épaules et se tourne vers Etienne pour lui bécoter les lèvres.

La porte du bureau s'ouvre. Trois regards se tournent vers le nouveau venu.

-Et cousin, quelle surprise ! S'exclame Olivier. T'es pas allé au Lycée aujourd'hui ? T'as pas pu t'acheter des nouvelles fringues et des livres ?

-Bonjour, dit Raphaël en cherchant une chaise pour s'asseoir et en évitant de répondre à la question embarrassante.

Sandrine et son copain continuent à se dévorer comme s'ils étaient seuls.

-Qu'est-ce qui nous vaut ta visite ? Demande Olivier en louchant de dégoût sur les habits simples de son cousin pauvre. Tu viens pas chercher un repas gratuit au restau de maman, j'espère ?

-T'inquiètes Olivier ! Je viens pour parler à ton père.

Julio s'est arrêté de chanter. Le silence envahit le bureau ou les bruits de ventouse des amoureux fait hausser les épaules d'Olivier et sourire Raphaël. La porte du bureau s'ouvre et le maître de danse paraît, essoufflé, s'essuyant le front et le cou avec une petite serviette bleue. Etienne a aussitôt délaissé les lèvres de Sandrine et lâché sa main.

-*Buenos nocé* Olivier ! *Come va* Sandrine ? Tiens, Raphaël, quelle surprise ! On t'a pas vu de tout l'été !?

-Papa, ça fait trente ans que t'es en France, dit Sandrine. Pourquoi tu nous parles pas en français ?

-Ta mère te parle en français et moi en espagnol. Comme ça vous connaissez deux langues et ça n'vous coûte rien. Et ça peut vous ouvrir beaucoup de nouveaux horizons.

-Nous, moi, je ne veux pas voyager. On est trop bien en France !

Sanchez ignore la remarque de sa fille et regarde son fils qui tient deux enveloppes au bout des doigts comme s'il y avait une grosse tarentule sur chacune.

-Qu'est-ce qu'il a Olivier ? Demande Etienne. Tous les regards se tournent vers le fauteuil paternel.

-Papa, tu as vu ces deux lettres ? S'enquiert le fiston.

-Je n'ai pas eu le temps de trier mon courrier. Qu'est-ce que c'est ?

-Elles viennent d'Afrique !

-D'Afrique ? N'est-ce pas plutôt d'Argentine ?

-Non, c'est un timbre d'Afrique du Sud, là regarde !

Le sénior Sanchez pose des lunettes en demi-lune sur son nez et saisit l'une des enveloppes.

-Oui, tu as raison Olivier. Mais elle n'est pas pour moi. C'est pour '*Monsieur Olivier Sanchez*' Et l'autre... Pour '*Mademoiselle Sandrine Sanchez*' Depuis quand avez-vous des correspondants en Afrique du Sud ?

Sandrine s'est levée d'un bond et saisit son enveloppe.

-Une lettre pour moi ? Mais je ne connais personne dans ce pays !

-Alors c'est pas un échange linguistique ? Demande le maître des lieux.

-Pas du tout, réplique Olivier. C'est vraiment bizarre ! Y doit y avoir plein de microbes là-dedans !

Sanchez agrippe le bras d'Etienne :

-Toi qui n'as rien à faire, qui ne travaille pas et ne fait pas grand-chose dans la

vie, viens m'aider à ranger le studio.

-Attendez un peu, dit Etienne. Je veux savoir ce qu'il y a dans les lettres.

-Ce n'est pas tes oignons, ni les miens ! Viens avec moi tout d'suite ! ordonne Sanchez de sa voix d'ogre.

Ils sortent et, aussitôt la porte du bureau fermée, Sanchez prend l'ami de sa fille à part.

-T'as trouvé du travail ? Lui demande-t-il, l'œil mauvais.

-Oh non, monsieur Sanchez. Je n'cherche pas.

-Et pourquoi donc ? Ça te fatigue ?

-D'abord j'ais pas envie de travailler et, ensuite, parce que j'suis malade.

-Oh bien sur ! Ricane Sanchez. J'avais oublié. C'est à cause de tes parents!

-Oui, ils m'ont entortillé la cervelle.

-Et puis t'as fumé du hash et sucé de l'acide ?

-Exact, répond Etienne avec un sourire béat.

-Puis t'as pris du LSD et de l'ecstasy.

-C'est vrai.

-Et puis t'es devenu couillon !

-Mais non, monsieur Sanchez ! J'suis devenu malade.

-Malade mental, et on t'a enfermé six mois à l'hôpital psychiatrique à Cadillac.

-C'était pour me soigner l'état parapsychologique.

-N'empêche que t'es un couillon !

-Malade !

- Oui, un couillon malade ! Et comme ma fille a un faible pour les malades, elle est tombée amoureuse du couillon !

-Elle m'aime monsieur Sanchez.

-Tu lui as donné ta sale maladie mentale, alors ? Quel avenir a-t-elle avec toi ?

-Faut pas vous en faire monsieur Sanchez. Le gouvernement me donne le SMIG parce que j'étais malade et un appart gratuit. J'ai de quoi vivre. J'suis indépendant. Et ça m'donne le temps d'aller à la messe chaque matin.

-Qu'est-ce que tu fais à la messe, toi, le couillon malade ? Tu pries pour devenir intelligent ?

-Non, je prie pour vous et vot' famille.

-S'il y avait pas la messe, je t'aurais mis à la porte depuis longtemps !

-Alors vous voyez monsieur Sanchez, poursuit Etienne avec un sourire insolent, la vie est facile. Il ne faut pas vous faire de souci. Le gouvernement s'occupe de moi, et moi, je vote pour lui.

-T'es un socialiste à la con, alors ? Tu t'accroches à tes privilèges et moi, je travaille dur pour que mes impôts entretiennent ta fainéantise ! Ah tu peux te vanter de ta fainéantise !

-Je serais bête de refuser l'aide sociale.

-Bien sûr, tu préfères vivre comme une tapette !

-Vous m'insultez !

-... vivre comme une lavette, se reprend l'Argentin.

-C'est la vie, monsieur ... Il faut profiter !

Sanchez agrippe le bras d'Etienne de sa poigne de fer et l'entraîne vers le

fond du studio.

-Bon, alors viens travailler avec moi pour payer ton souper ! On va nettoyer le studio.

Raphaël sort du bureau et cherche son oncle. Il trouve Etienne au fond du studio, un aspirateur bruyant en main.

-Oh ! Etienne où est mon oncle ?

Etienne lui indique la cuisinette derrière lui avec un geste vague du menton.

-Tonton Pedro, est-ce que je peux te parler ? Demande l'adolescent.

-Mais oui Raphaël. Ça m'fait plaisir de te voir. Même si je ne peux pas l'annoncer publiquement. T'as encore travaillé comme un esclave pour ton père, cet été ?

-Un peu, oui, rougit Raphaël.

-T'es pas comme tes cousins, alors. Eux, tous les mêmes ! Des fainéants comme ce pays en produit à la pelle !

-Tonton, ma mère a cherché du travail partout à Bordeaux, Cadillac et Langon. Personne ne veut d'elle malgré ses diplômes.

-Vous êtes dans la merde ?

-C'est difficile ! Est-ce que tu peux l'aider pour travailler ici ou au restaurant.

Sanchez se gratte le menton.

-Si elle savait danser, je pourrais la prendre comme assistante.

-Elle ne sait pas...

-Au restaurant, on ne peut plus employer personne. Le fisc nous attend au tournant. Et les charges sociales sont tellement dingues dans ce pays !

-Est-ce que tu peux la recommander à un employeur ?

-Je ne vois vraiment pas, Raphaël. Je vais quand même en parler à mes clients. Mais comme tu le sais ce sont tous des retraités et ils ne sont plus dans le coup. On l'avertira dès qu'il y a une noce ou un banquet au restaurant mais c'est si rare aujourd'hui. Je suis désolé !

Raphaël détourne le regard vers la porte du studio. Il sait que son oncle a déjà essayé mais sans réussir. Il le croit quand il dit qu'il ne peut rien faire. Il est temps qu'il s'en aille.

-Bien, merci tonton. Au revoir !

Raphaël sort du studio, tête basse, pitoyable et découragé. Il est dans la rue lorsqu'il entend un souffle lourd derrière lui.

-Raphaël ! Attends ! Je suis désolé pour toi et ta mère. Tiens, prend ça entretemps. Je ne peux pas faire plus. Et puis, je ne veux pas que mes gosses le sachent.

Sanchez a déposé quelques billets dans la main de son neveu puis a fait demi-tour et disparaît avant que Raphaël puisse le remercier.

Chapitre 3

La famille Lemaître

Hector Lemaître est tombé amoureux de son épouse Adèle lors d'une virée dans le Sud-Ouest. Ils se sont mariés d'abord puis sont rentrés à Paris où Hector devait commencer une brillante carrière dans l'administration. Leurs deux fils Gonzague et Cédric ont passé toute leur enfance et adolescence dans la capitale. Voici deux ans que Hector a été muté à Bordeaux. Il prétend que c'est une promotion. Sanchez proclame qu'il s'agit d'une préretraite.

Sanchez pense que Lemaître trompe sa femme régulièrement. Elle l'ignore ou fait semblant de l'ignorer et le sert à toute heure comme un enfant gâté. Selon lui, les seuls couples qui vieillissent ensemble sont ceux où l'épouse sert son mari comme si elle était sa mère. Elle se sent indispensable et le mari se sent comme s'il vivait encore chez sa maman. Le lien ne peut pas se briser.

Pour Raphaël, ses cousins Gonzague et Cédric sont presque des étrangers. Le courant n'est jamais passé entre eux. Les cousins Lemaître semblaient appartenir à un autre monde quand ils vivaient dans la capitale, un monde de luxe, de privilèges qui narguait et méprisait Raphaël, le cousin pauvre du sud. Dans sa naïveté, Raphaël est convaincu que son oncle Hector est capable de s'attendrir devant le malheur de sa mère. Il pense qu'il a le bras long et qu'il est capable de secouer la léthargie des pouvoirs publics pour améliorer le destin de sa mère. Si l'oncle Sanchez n'a rien pu faire, croit-il, c'est parce que le secteur privé est trop taxé pour pouvoir créer des emplois. Par contre, le secteur public paie tellement de gens à ne rien faire qu'il doit y avoir une place pour sa mère, elle qui ne rechigne jamais devant la tâche.

C'est dans cet état d'esprit que Raphaël monte à bord du bus Citram pour Bordeaux, le jeudi matin, avec l'intention de parler à son oncle Hector Lemaître. Sur le trajet qui le mène jusqu'à la gare routière de Bordeaux, il étudie toutes les approches possibles. Il pense qu'il sera préférable de rentrer tout d'abord en contact avec ses cousins Gonzague et Cédric.

Le paysage défile sur la rive droite de la Garonne. La brume froide qui monte du fleuve et baigne les vignobles jaunis flotte comme une buée de tristesse.

À Bordeaux, il prend le métro puis le bus jusqu'au complexe universitaire de Talence. Il passe la barrière Saint-Genès et arrive au club de tennis où il est presque certain de trouver ses cousins.

Les frères Lemaître jouent en effet un tournoi double messieurs sur le cours

numéro 4. Raphaël s'assied discrètement au pied de la petite tribune, roule l'écharpe autour de son cou et plonge ses mains dans les poches de son blazer élimé. Il passe une demi-heure à observer les coups de gueule de Gonzague, son mépris pour le partenaire malchanceux et sa vanité lorsqu'il tape une bonne balle. Cédric est plus doux dans ses échanges. Le sourire ne quitte pas ses lèvres mais il est difficile de savoir ce qu'il exprime.

Le double messieurs se termine. La partie fut serrée. Gonzague et Cédric Lemaître ont perdu. Gonzague jette sa raquette à terre.

-Hé merrrde ! Crie-t-il de rage. Putain, c'est le comble ! T'as joué comme un pied, Cédric!

-Tu fais chier à la fin ! Répond son frère. C'est toi qu'a joué comme une couille-molle.

-Attends, de quoi tu me parles, là !

-De tes services pourris et de tes revers de péquenot.

-Ça craint, là ! C'est pas possible. Avec un partenaire comme toi, j'ai plus qu'à aller me flinguer !

-Bonne idée ! Répond l'équipe adverse. Mais avant, on se fait une bonne baston.

-Pas l'temps, dit Cédric. Moi, je vais m'servir un truc à boire. Mon frère a joué comme un enfoiré et ça m'a donné soif d'essayer de rattraper ses balles pourries.

-Lâche moi la grappe, Cédric ! J'ai pas eu de chance aujourd'hui. On aurait dû gagner.

Les adversaires rient sous cape.

-C'est ça ! Rigolez, vous avez eu la chance avec vous, riposte Gonzague.

Cédric découvre la présence de son jeune cousin

-Oh Junior ! T'as gagné au Tiercé pour venir nous voir jouer ?

Gonzague le regarde avec des yeux surpris et méprisants.

-Mais voilà pourquoi j'ai raté mes services ! Il m'a porté la poisse...

-Arrête tes conneries Gonzague, lui dit un des adversaires. Laisse ton cousin tranquille. Tu es un mauvais joueur !

-Il faudrait t'acheter des baskets propres, junior, dit Gonzague à voix haute pour prouver qu'il a le dernier mot.

-Je dois parler à ton père murmure Raphaël. Je peux emprunter ton portable?

-Tout à l'heure ! Répond Gonzague. Tiens, prend mon sac. On va aller boire un pot.

-Prend le mien aussi, ajoute Cédric.

Raphaël fulmine mais il n'ose pas refuser. Il a déjà fait trop de chemin pour tout perdre en une boutade. Les deux frères parquent avec leur porteur de sac. Ils parviennent à la terrasse du bar du club et prennent place à une table.

-J' veux un coca, dit Gonzague à la serveuse en lui caressant la jambe.

-Moi aussi, dit Cédric. Fais péter deux Coca.

-T'as soif, junior ? demande Gonzague.

-Je m'appelle Raphaël.

-Ok, va pour Raphaël. T'as pris ton portefeuille pour offrir à boire aux cousins ?

-Euh ! Non... j'ai oublié.

-Dis plutôt que t'as pas un sou dans ta tirelire ! Ta mère se démène toujours autant pour te nourrir ?

Raphaël a une envie folle d'agresser cette canaille mais il a besoin d'eux.

-J'dois parler à ton père, dit-il.

-Pour qu'il te nourrisse à l'œil ? Ou pour un prêt que tu rembourseras dans cinquante ans ?

-Non, pour autre chose.

-Nos parents sont super occupés ! Ils travaillent.

-Je dois quand même essayer.

-Oh ! Mais c'est qu'il est désespéré, le junior. ! Le ciel vous est tombé sur la tête ou quoi ?

-Tu peux me prêter ton portable ?

-On va voir. Attends-nous au parking.

Raphaël s'en va et donne un coup de pied de colère à une canette de Sprite vide.

-Il avait peut-être soif ? Dit un des autres joueurs.

-T'en fais pas pour lui, répond Gonzague. Il sait où est le robinet.

Un double- dame vient de se terminer et les jeunes femmes saluent les hommes et prennent place à une autre table. Une jolie fille vient embrasser chacun des garçons.

-C'te nana, c'est d'la bombe ! Murmure Cédric. Je craque pour elle.

Mais c'est Gonzague qui la fait tomber sur ses genoux.

-Nathalie mon amour, je dépéris de toi, lui susurre-t-il en faisant des yeux de merlans frits. On est fait l'un pour l'autre, mon ange.

-Sauf qu'il te manque des ailes, mon gros lapin.

-Ça n'sert à rien des ailes pour ce qu'on va faire ensemble.

-Je perche beaucoup trop haut pour toi, Roméo, si tu n'le sais pas encore.

-Ingrate ! S'il y a une nouvelle révolution, j'serais Robespierre et j'ferais guillotiner ta jolie frimousse.

-Passe plus de temps à étudier et t'auras peut-être une chance, ma biquète.

-Merci, j'préfère quand tu m'parles gentiment !

-Prévies-moi dès que tu décroches ton doctorat en droit, ton étude de notaire et une Ferrari dans le garage.

-Nathalie, tu exagères !

-Au rythme où tu trimes, je serais grand-mère quand tu auras ta licence en droit, ajoute-t-elle avec un sourire narquois.

Dès que la jeune fille a rejoint ses compagnes, Gonzague se tourne vers son frère. « Tu vois, j'ai pas de chance. J'suis né dans la merde !

- Elles sont toutes pareilles, répond Cédric. Des chiennes qui flairent pour savoir où il y a le plus de fric ! Donne-leur ta carte de crédit, une belle bagnole

et des fringues, et tu f'ras des parties de jambes en l'air matin, midi et soir.

-Tu te trompes, Cédric ! Les femmes ne tombent jamais amoureuses de types qui sont gentils. Elles aiment les salopards. Plus on sera des salauds et plus on aura des filles pendues à nos slips. C'est une des lois fondamentales de la nature.

-Dans votre famille, les hommes sont portés sur le sexe comme les abeilles sur les fleurs ou les moineaux sur le grain, remarque un des adversaires de tennis qui étudie les lettres.

-Eh oui ! S'exclame Cédric. Le temps des amours ne finit jamais.

-C'est pas un instinct ; c'est une nécessité, répond son frère.

-Les Allemands sont obnubilés par la performance technologique, les Suisses la performance financière, les Américains la performance économique, et ici les hommes le sont par la performance sexuelle, dit l'autre adversaire qui étudie la sociologie.

Gonzague n'est pas un radis desséché, c'est un topinambour pourri de l'intérieur. Il a des talents mais aucune qualité de cœur pour les faire valoir. Un peu de souffrance et un brin de sévérité paternelle lui aurait assuré succès et peut-être même la notoriété. Mais il n'y a que le génie qui résiste à l'usure du temps. Le sien n'aurait pas résisté à deux hivers. Gonzague est un enfant gâté qui n'est jamais satisfait. Il estime que les autres ont toutes les chances et que tout leur réussit.

Il se plaint sans cesse auprès de sa mère.

-Je suis malchanceux. Cédric a de la chance, lui. Il rit tout le temps. La vie est injuste. Je suis déprimé. Un jour je vais me suicider !

Cela fait longtemps qu'Adèle Lemaître endure les plaintes de son fils aîné. Gonzague joue avec la déprime et avec le suicide pour obtenir tout ce qu'il veut d'elle. Depuis qu'il a dix ans, Cédric doit faire le garde-malade et donner des nouvelles régulières à sa mère. Cédric a horreur du poids de la responsabilité qui pèse sur ses épaules. La tâche de surveillance est colossale car il sait qu'on lui en voudra toute sa vie si Gonzague exécutait ses menaces.

Cédric est d'un naturel enjoué. Il ne cherche qu'à rire au dépend de ceux qu'il rencontre. Il a un sens de l'humour aigre et se fiche de tous. Il s'amuse des visages et expressions des gens. Il leur trouve des gueules de rat, d'enfoiré, de marmite, de guenon, de pute, de maquereau et son humour plane au raz de la braguette.

Le visage taillé en forme de brise-glace, grand et longiligne comme son père, Cédric prend la vie comme une énorme blague, une rigolade continuelle, un roman photo de gauloiseries. Même aux rares occasions où il lui est arrivé de pleurer, il donnait l'impression de rire. C'est un gai luron, vide comme une boîte à rire. Il ne prend rien au sérieux sauf son inconfort lorsqu'il doit vivre dans des conditions inhabituelles. On peut rire alors de tout et de tous, sauf de lui.

Raphaël s'est toujours refusé de s'abaisser devant ses cousins gâtés. Mais le désespoir de sa mère l'oblige à braver le complexe de supériorité des fils Lemaître. La mission qu'il s'est donné ce jour lui peine à tel point qu'il a dû avaler sa fierté plus d'une fois dans le bus Citram qui l'a conduit à Talence.

Une demi-heure plus tard, les joueurs se lèvent pour prendre congé. Le vieux

Labrador du club passe renifler leurs chaussures. Gonzague lui donne un coup de pied dans les côtes et le chien s'enfuit en hurlant de douleur.

-Pourquoi tu fais ça ? Demande l'étudiant en Lettres. T'es fin nul !

-Il faut les botter de temps en temps sinon ils se croient tout permis. Un coup par ici, un coup par là, et ils n'oublieront jamais qui est le maître.

-Heureusement que tu ne t'appelles pas Ducon !

-Pourquoi ?

-T'es ouf, vieux-...

Renvoyé vers le parking, Raphaël ravale l'amertume d'une boule de fiel dans sa gorge. Ses cousins lui ont fait un affront public. Il a une envie folle de les envoyer paître. Mais qu'est-ce que le risque d'un autre rabrouement quand sa mère est si désespérée ? Hector Lemaître est haut placé dans l'administration. Un mot de sa part pourrait garantir un travail à sa mère. Il doit tenter la chance infime qu'il lui reste. Qui d'autre pourrait l'aider ? Il ne va pas tout lâcher maintenant. Il attend.

Il porte sa colère comme une lourde pierre. Une pierre brûlante qu'il voudrait lancer au visage de ses cousins. Il s'efforce de prendre patience et nourrir sa rancune pour le futur. Mais est-il vraiment rancunier ? Garde-t-il longtemps le souvenir d'une injure ? Il s'agite sur le moment puis il oublie et pardonne. Il a horreur de l'injustice, mais il a bon cœur. Ce n'est pas la vengeance qu'il cherche. C'est la compréhension.

Ses cousins arrivent au parking.

-T'as pas trouvé notre caisse ? Lui demande Cédric avec un sourire narquois.

-Non...

-Elle est à l'entretien. Maman vient nous chercher avec sa bétailière de luxe.

-Tiens, la voilà justement, dit Gonzague.

Une Volvo neuve roule lentement vers eux. Elle s'arrête à leurs pieds.

-Putain, elle vient encore avec sa ménagerie, s'exclame Gonzague. La honte!

Adèle Lemaître conduit avec un petit perroquet vert des Andes sur l'épaule et un Cocker espagnol debout entre les deux sièges avant.

-Bonjour Raphaël, dit-elle. Tu veux que je te dépose quelque part ?

-Il veut parler à Papa.

-Il est à Arcachon pour le travail. Il faudra lui téléphoner. Tiens, tu peux utiliser mon portable.

-Tu peux me déposer à la barrière St Gènes après ? Demande Raphaël.

-Oui, mon petit Raphaël. Allez, entrez, on y va.

Gonzague a pris la place avant et le chien tente de lui lécher l'oreille, ce qui lui vaut une série de jurons. Raphaël compose le numéro de son oncle pendant qu'Adèle manœuvre la Volvo avec le perroquet qui essaie de s'attaquer aux poils du chien, le chien qui s'efforce de lécher Gonzague et celui-ci qui s'énervé contre sa mère.

-T'as pas besoin de prendre tout le zoo chaque fois que tu sors, crie-t-il.

-Je ne vais quand même pas les laisser seuls à la maison, mon chéri.

-Bon Dieu ça craint. Arrête Nestor ! Tu fais chier à la fin.

- Vous avez gagné le match ? Demande-t-elle.
- Parle d'autre chose, maman, répond Cédric.
- J'en cauchemarde encore, ajoute Gonzague. Pas de chance. J'en ai marre. Un de ces jours je vais me flinguer.
- Raphael entre en contact avec leur père.
- Bonjour tonton Hector, c'est Raphaël ici. Je peux te parler ?
- Oui bonjour Raphaël, répond l'oncle Hector en laissant choir la page du journal qu'il lisait. Mais fais vite. Je suis super occupé.
- C'est à propos de ma mère. Elle ne trouve pas de place et elle n'a pas de travail. Est-ce que tu peux l'aider ? Peux-tu en parler à la direction de l'enseignement ? Elle est très bonne en anglais.
- Tu tombes mal Raphaël. Je travaille pour le Trésor, pas pour l'Éducation Nationale.
- Il y aurait peut-être une place pour elle au Trésor ? Avec ta position et tes appuis tu pourrais l'aider.
- Qu'est-ce que tu crois ? Tu me prends pour le tonton d'Amérique ? Il y a crise de l'emploi partout, même au Trésor Public.
- Mais tu as une place influente...
- Ça ne veut rien dire. Vas voir Sanchez. C'est lui le tonton d'Amérique... du Sud.
- C'est qu'on est...
- À bout de souffle ?
- A court... Elle n'en peut plus de chercher. Elle n'a pas les pistons qu'il faut.
- Que dis-tu mon garçon ? Le piston n'existe pas dans l'administration. C'est la valeur de l'individu qui prime. Elle n'a qu'à passer les examens comme tout le monde.
- Mais c'est maintenant qu'elle a besoin de travailler. Les entreprises ont réduit les effectifs. Elle est restée hors du circuit pendant trop longtemps.
- Dommage pour elle !
- Tu ne peux vraiment pas l'aider, un peu, pour quelques mois. Le temps qu'elle trouve quelque chose ?
- Je l'aiderais si je le pouvais. Mais c'est impossible. Allez, bonne chance. Au revoir Raphaël. Passe-moi Gonzague. Merci.

Raphaël remet le portable à son cousin. Il a envie de pleurer.

- Oui père ? dit Gonzague évasivement.
- Dis à ton frère qu'il y a un boulot de deux heures par jour au Trésor. Un travail facile pour un étudiant qui veut se faire un peu d'argent de poche.
- Ça sera difficile papa ! Avec tout le boulot à l'Unif, c'est impossible....
- Bon tant pis pour vous. Et puis, dis à Cédric que le facteur vient juste de déposer deux enveloppes pour vous.
- Et alors ? Je m'en fou des réclames de Leclerc.
- Elles viennent de l'étranger. De l'Afrique, d'après les timbres.
- On connaît personne en Afrique !
- Bon, je vous les garde quand même !

Raphaël a difficile à contenir ses larmes. Adèle a un brin de pitié.

- Ta mère pourrait venir me faire un peu de repassage si on habitait plus près. Et aussi laver le chien si elle est vraiment désespérée.
- Ta mère n'avait pas à démissionner quand elle travaillait autrefois pour la société de transport, ajoute Cédric d'un ton doctoral. Quand on a un boulot, on le garde.
- Même si on t'exploite et si tu trimes sous les ordres d'un pervers ? Réplique Raphaël.
- Elle a fait la fine bouche...
- Parce que toi, tu crois qu'on est obligé de garder le même boulot pendant trente ans juste par peur de le perdre ?
- Il y a crise de l'emploi, non ?
- Mais ça fait vingt ans qu'il y a crise de l'emploi ! Ma mère s'est recyclée et elle est capable...
- Raison de plus, junior ! Ajoute Gonzague. Dis à ta mère que le mieux pour elle, c'est de se dégommer un p'tit vieux haut placé et de s'faire niquer une fois par semaine. Avec ça elle aura la planque jusqu'à la retraite.
- Gonzague, soit poli s'il te plait ! S'exclame sa mère.
- Vous êtes des fumiers ! S'offusque Raphaël. Si c'est ça la France, j'irais travailler dans un autre pays.
- Bon débarras ! Lance Gonzague.
- J'suis pas encore parti parce que je dois finir mes études. Mais je ferais tout pour éviter de travailler pour des gens aussi fainéants que vous.
- Bon junior, tu nous les gonfles, réplique l'aîné. Casse-toi maintenant. On t'a assez supporté.
- Voici la Barrière St Genès, annonce Adèle. Je te laisse ici ?
- Merci tante Adèle. Au revoir.

Raphaël sort de la Volvo et s'en va prendre le bus de retour. Cette démarche est un fiasco total et n'a fait que lui confirmer qu'il n'y a aucune solidarité familiale.

**

Il est quinze heures. Dans sa belle résidence secondaire d'Arcachon, Hector Lemaître enfle son maillot jaune de cycliste puis enfourche son vélo de course. Sa femme ne sera pas de retour avant dix-huit heures. Il pédale gaiement vers La Teste. Il chantonne, il est heureux de vivre.

Le visage aux traits réguliers et bien proportionnés, Hector vient d'atteindre la cinquantaine et en paraît dix ans de moins. Il fait des efforts considérables pour cacher une calvitie naissante. Son sourire est séduisant. Il sait en user et en abuser. C'est un homme à qui les petites vieilles donneraient leurs économies à gérer, en toute confiance. Mais les yeux... Oh les yeux ! D'une profondeur d'abysse, des yeux de fripouille en col blanc qu'il cache en jouant des paupières comme les rideaux du théâtre sur une tragédie.

Hector Lemaître est gâté par sa femme, mais il demeure un homme qui craint la solitude plus que tout. Il cherche sans cesse à compenser cette phobie par des escapades amoureuses. Car c'est la peur de la solitude qui rend le sexe si

débilitant.

Mais la communion totale dans l'acte sexuel est de courte durée. Le poids de la solitude pèse vite sur ceux qui utilisent le sexe pour combler le vide qu'ils ressentent quand ils doivent faire face à eux-mêmes. Le besoin de s'enivrer refait surface et ils se retrouvent au point de départ. Accablés par l'envie d'une aubade, d'une nouvelle jouissance qui ne guérit pas du mal solitaire, il ne leur reste plus qu'à joindre le AA - Amoureux Anonymes- pour un traitement de fond. Hector n'en est pas encore là !

Une demi-heure plus tard, il gare son vélo derrière un bloc d'appartements modernes, monte au second et frappe trois coups sur la porte. Une jolie blonde d'une trentaine d'années lui ouvre la porte. Son visage se referme sur une moue sévère.

-Hector, je n'veux plus te voir ! Je te l'ai dit, je n'veux plus commettre d'adultère.

-C'est la dernière fois Pauline, dit-il en découvrant son sourire. Je te le promets.

-T'es le diable, Hector. Tu viens me tenter jusque chez moi quand je suis seule.

-Ferme-moi ta porte alors, ma chérie.

-Tu sais bien que je n'peux pas faire ça !

-Tu aimes trop ce qu'on va faire...

-Arrête ! Mon Dieu, pourquoi cet homme vient-t-il me harceler ainsi ?

-Parce que tu ne peux pas me refuser, ma chérie.

Il la pousse doucement vers l'intérieur.

-Tu es la tentation, le mal, la perversité

-Je suis ce que tu aimes. Je t'offre une heure de béatitude.

-Et tu me damnes en même temps !

-Viens mon cœur, dit-il en lui prenant la main et en y posant un petit cadeau.

-Tu m'achètes ?

-Mais non ma belle. Tu sais que je t'aime à la folie.

-Je suis faible et tu en profites.

-Mais pour moi, ce qui compte c'est que tu es la femme de ma vie, dit-il en léchant ses doigts.

-Qu'est-ce que tu attends pour divorcer, Hector ? Au moins on ne sera plus en état d'adultère. On pourra tout faire sans commettre de péché mortel.

Il la serre contre lui et l'embrasse dans le cou alors que ses doigts caressent le duvet derrière sa nuque. Il lui mordille le lobe de l'oreille et lui caresse les seins.

-Arrête ! Arrête Hector, je t'en prie.

-Le fruit a meilleur goût quand il est interdit, ma Pauline.

-Tu es le diable !...

-J'ai une queue de diable, dit-il en se frottant contre elle.

-Hector ! Mais qu'est-ce que tu fais ? Arrête, je t'en supplie ...Arrête... Oui... Non...Continue !

-J'arrête ou je continue, murmure-t-il dans son oreille.

-Arrête ! Non... Vite, viens dans ma chambre ! J'peux plus attendre.

Arrivée dans la chambre, la jolie Pauline se dévête avec une hâte fiévreuse. Hector fait de même. Il tire de toutes ses forces sur son short de cycliste qui affiche sa turgescence. Mais, brusquement, une pensée incongrue traverse l'esprit du Roméo. Il revoit les deux enveloppes d'Afrique que le facteur a déposé ce matin.

Une enveloppe pour chacun de ses fils. Il les a fait tourner dix fois au bout de ses doigts pour résister à l'envie de les ouvrir. 'Qui donc a pu écrire à chacun de mes fils d'un pays si lointain ? J'aurais dû les ouvrir. Mais non, je ne peux pas. C'est peut-être important ? Mais qu'est-ce que je fous ici à penser à ça ? J vais gâcher mon plaisir ! Merde ! Mais non, j'veux savoir, oui, j'veux savoir de quoi s'agit-il...'

Il fait un effort considérable pour revenir aux tétons de Pauline mais son cerveau lui joue un mauvais tour. Pauline lui arrache ses vêtements. Elle est devenue tigresse. Mais Hector n'a plus la queue du diable. Il a celle d'un agneau.

« Mais alors Hector, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Gémit-elle.

Il est confus et contemple sa turgescence qui s'est mise en grève et s'empêtre dans son short, le remonte et se rhabille en vitesse.

-Hector ! Je t'en prie...Tu ne peux pas me laisser sur ma faim ! Viens, je vais te donner un remontant. Tu veux du Viagra ?

-Dieu a entendu tes prières, murmure-t-il en quittant la chambre, le rouge de la honte au visage. Il me rappelle au bercail !

**

Chapitre 4

La lettre

Le lendemain, Raphaël rentre chez lui après sa première matinée au lycée. Le rasta est assis sur les marches extérieures du HLM et se roule un joint. Sa femme est assise à ses côtés. Elle a rastaquouèrisé ses cheveux blonds pour lui prouver qu'elle l'aime. Elle a un *piercing* sur la narine, le sourcil gauche, la langue et trois sur le lobe de l'oreille droite. Leur bambin est un joli métis d'un an et demi qui n'est pas encore rastaquouèrisé. Il a un visage gai et des yeux rieurs.

Raphaël saute de son vélo et les salue.

-Vive Bob Marley !

- Salut Raphaël ! Comment tu vas, hein con ? La vie pas trop dure ?
- Trop casse- couille !
- Fais comme nous, Raphaël, mets-toi au chômage. C'est hallucinant !
- Pas possible, j'suis trop jeune !
- C'est ton père qui t'fait flipper, con ?
- C'est mon père, c'est la république, c'est la famille !
- C'est méganaze alors ?

La femme du rasta se lève pour attraper son fils. Raphaël se rend compte qu'elle s'est fait planter une épingle à nourrice en argent dans chaque téton. Avec cette ferraille dans la tétine, il se demande comment le bébé a réussi à prendre du poids et comment il a fait pour ne pas s'étrangler.

Les femmes sont soudainement devenues un mystère pour lui. D'un côté cette ferraille le dégoute mais, d'un autre, ça lui fait chaud au ventre de d'entrevoir les gros seins à travers la transparence de la blouse et le string qui lui partage la mappemonde quand elle se penche pour ramasser un jouet du même. Mais il y a aussi le tatouage en bas des reins qui ressemble à une flèche pour indiquer où se trouve le pot d'échappement. Comme si un rasta ne savait pas ça ! Quand même !

Ce chaud au ventre lui a pris soudain l'an passé, en même temps que le duvet a poussé sur ses joues, ses jambes et son bas-ventre. Il est traversé d'une impression bizarre quand il regarde le jeune rastaquouère, une étrange chaleur.

-Alors Raphaël, elle te plaît ma femme, con ? Demande le Sénégalais quand le regard de Raphaël se pose sur le tatou.

L'adolescent détourne le regard puis rougit.

-Ça m'dérange pas que tu la regardes. Mais pas touche ! Ok ?

Mme Cafalgua lui sauve la mise. Elle passe près d'eux en marmonnant sa haine de la jeunesse désœuvrée. À quatre-vingts ans elle peut tout se permettre. Elle habite au quatrième. *Bob Marley* l'ignore et s'adresse à sa jeune femme.

-Princesse, c'est quoi qu'on regarde le mardi soir à la télé ?

Raphaël a rejoint madame Cafalgua au pied des escaliers.

-C'est pas permis, marmonne-t-elle avec fort accent du midi. C'est jeune, ça ne fait rien du matin au soir et ça gagne plus que moi qui ai trimé pendant quarante ans ! Le chômage, c'est mieux que la retraite. C'est le monde à l'envers ! En plus on leur donne un appartement au rez-de-chaussée à cause du gosse, et à moi au quatrième pour que je sois plus près de Dieu le Père. Quelle honte ! Faudrait peut-être que je me fasse mettre enceinte *in vitro* pour avoir le rez-de-chaussée...

-Bonjour Madame Cafalgua, dit Raphaël. Je vous aide à porter vos commissions.

-Tiens, bonjour mon garçon ! C'est gentil, merci. Au moins toi tu n'as ni les cheveux en filasse, ni des poux, ni de la ferraille dans le nez.

-J'en avais sur les dents quand j'avais huit ans.

-Attends un peu. Arrête-toi que je souffle. Oh là là ! Ces escaliers, ça me tue.

-Ça vous garde jeune, madame Cafalgua. Vous avez des jambes de cinquante

ans.

Elle le dévisage, surprise, puis soulève sa robe jusqu'aux genoux.

-Tu crois ? Dit-elle en lorgnant ses baguettes de tambour. Vraiment ?

-Mais oui puisque je vous le dis.

-C'est gentil Raphaël. Tu sais, moi je regarde les escaliers différemment à mon âge. Je les ausculte comme l'existence. Je me dis que la vie, c'est comme descendre sur la rampe plus ou moins longue de l'escalier du temps. Quand on arrive en bas, on se casse toujours la pipe !

-Pardon... ?

-Je radote. T'es un brave garçon. Comment va ta mère ?

-Pas bien. Elle n'a pas de travail.

-Ah le monde des grandes personnes ! Rien ne change sous le soleil. Et toi, je parie que tu as travaillé chez ton père toutes les grandes vacances ?

-Oui.

- C'est bien de savoir qu'il y a encore une jeunesse.

Raphaël aimerait dire qu'il travaille pour rien. Mais il prend les menaces de son père très au sérieux.

-Ça y est mon grand, souffle l'octogénaire. On est arrivé. Tu veux un chocolat chaud ?

-Non merci, je dois préparer mes livres pour le lycée.

-Viens me voir plus tard, Raphaël. J'ai préparé une bonne soupe à l'oignon.

La vieille dame est comme une grand-mère pour Raphaël. Elle le conseille, l'écoute avec patience et lui fait partager ses plats délicieux. Il l'aide à porter ses paquets et lui fait parfois ses courses.

Ce soir-là, Raphaël est allé flâner au bord de la Garonne où il a assisté à la pêche à l'alose et la lamproie. Un malade libéré de l'hôpital a essayé de le culbuter dans les champs de maïs avec la claire intention d'en abuser. Raphaël lui a asséné un tel coup dans le bas ventre que le malade a rendu le bon déjeuner que l'administration lui avait fourni gratis et qu'il est resté plié de douleur jusqu'aux petites heures du matin. On l'a retrouvé en slip et grelotant de froid alors qu'il frappait aux contrevents des maisons du quartier Saint-Martin en criant « Maman, ma biquète à froid ! Appelez la gendarmerie ! »

Il est dix-huit heures quand Raphaël frappe à la porte de Madame Cafalgua. Pour lui, l'incident du malade est clos.

-Entre ! dit-elle depuis son salon.

Il se faufile entre un bric-à-brac de vieilleries et de breloques et voit la la vieille femme allongée sur un transat dans le salon, les yeux fermés.

-Vous ne vous sentez pas bien, madame Cafalgua ? Demande-t-il.

-Tout va bien Raphaël. Je me relaxe. Je me prépare pour l'éternité, pour le grand calme.

-Il ne faut pas se préparer pour ça ! S'exclame le jeune garçon, surpris.

-Tu te trompes fiston. Le plus relax tu entres dans l'éternité et le mieux casé tu y seras. Pas de surprises, ni de déceptions.

-Je n'comprends pas les vieilles personnes !

-Y'a rien à comprendre. Attend d'être vieux toi-même et tu verras. Pour l'instant, tu t'agites, tu bois tes cocktails d'expériences. Pour les vieux jours, il

n'y a rien à expliquer. Ça te viendra tout seul.

-Et si ça ne vient pas, c'est que je m'accrocherais trop à la vie ?

-La vie n'est qu'une condamnation à mort différée.

-Y'a rien de mal à ça ?

-Non, sauf que ça te fera mal de mourir et, mourir mal, ça n'me tente pas. Je préfère me fondre vers la mort que de la laisser me faucher. Et puis, à mon goût, trop de monde insiste sur l'idée d'une nouvelle naissance. N'y a-t-il pas aussi un miracle dans le phénomène de la mort ?

Raphaël se gratte la tête.

-Ça me dépasse ! Je vais aller faire du skate.

-Tu as bien raison, mon garçon »

Il fait quelques pas vers la porte, hésite, pensif, se gratte la nuque puis se retourne et revient sur ses pas.

-Vous pensez qu'il y a quelque chose après la mort ? Une autre vie ?

-Je n'en sais rien, mon grand. Mais s'il y a un Dieu, ça doit être un génie de loin plus futé que celui de la Bible. Tu sais, le grand vieillard à barbe blanche qui créa la terre en sept jours à coups de baguette magique ?

-Plus personne ne croit à ces choses-là, madame Cafalgua. C'est enfantin.-Ça dépend pour qui, mon garçon. Que peut-on donner d'autre que des contes de fée à ceux qui ne questionnent rien toute leur vie. L'homme aime créer Dieu à son image. Ça justifie toutes ses insanités.

Raphaël regarde les nuages gris qui s'amoncèlent dans le ciel, derrière la fenêtre de l'appartement.

-Si vous mourez avant moi ..., balbutie-t-il.

-C'est plus que possible, répond-elle en souriant.

-Pouvez-vous m'envoyer un signe s'il y a quelque chose après la mort ?

-Quel signe, mon grand ?

-Ben... par exemple, vous écrirez sur le mur, là en bas, « Dieu n'est pas mort »

-D'accord ?

-Bien sûr, je le ferais pour toi.

-Merci madame Cafalgua.

-Mais il y a un problème. C'est peut-être une toute petite possibilité mais il faut quand même y penser.

-Lequel ?

-S'il y a une Intelligence Créatrice au lieu d'un Dieu qui est imaginé par les humains ?

-Quelle est la différence ! S'exclame Raphaël.

-Nos vies sont peut-être un rêve ?

-Un jour j'ai entendu quelqu'un à la télé qui disait que les Sages d'Asie disent qu'il n'y a pas de différence entre les rêves de nuit et ceux du jour. Et que nous sommes tous connectés malgré qu'on se croie séparé des autres !

-Pourquoi pas ?

-Ce serait trop beau...

-Et bien, si c'est le cas, je n'pourrais pas venir te le dire.

-Pourquoi donc ?

-Parce que ça dérangerait complètement la grande comédie. Il faudra te laisser vivre ton expérience de vie sans que tu saches ce qu'il y a après.

-C'est trop compliqué pour moi !

-Ne t'en fais pas, mon garçon, à ton âge, tu peux très bien vivre sans te poser ce genre de questions. Moi, je suis proche du départ, et je dois y penser si je n'veux pas attraper davantage d'hémorroïdes.

-Bon, au revoir madame Cafalgua.

-Et ta soupe à l'oignon ? Tien voilà ton bol.

Raphaël souhaite la bonne nuit à la vieille dame et descend avec son skate. Il se fait arrêter par le rasta.

-Ça gaze, mec ?

-Pas mal et toi ?

-Pas mal, con. Dis-moi, madame *Qu'a-fait-caca* a oublié de prendre son courrier. Tu peux lui porter ?

-Je vais lui porter plus tard, dit-il en s'encourant vers la piste de béton.

-Y'a aussi une enveloppe bizarre pour toi, crie le Sénégalais. Une qui dirait qu'elle a été envoyée depuis mon pays natal... Avec des timbres pleins de fleurs et d'oiseaux !

Mais Raphaël roule sur son skate en pensant aux papillons et aux coccinelles. Il ne l'a pas entendu.

**

Chapitre 5

La Pampa

Mi-octobre, le climat bordelais est encore doux alors qu'au nord d'Angoulême, les compatriotes se parent déjà de lainages et d'imperméables. Les branches nues des chênes y griffent le ventre des nuages alors qu'ici, l'été indien révèle l'Aquitaine sous ses aspects les plus colorés.

Les vignes tournent au jaune d'or et les forêts se parent de toutes les teintes du rouge et de l'ocre. Les dernières figes pourrissent sur le sol et les noix se détachent du brou en tombant dans l'herbe qui sent le foin mouillé. Sur la table des vignerons, les châtaignes bouillies se dégustent déjà avec le vin blanc nouveau

À Langon, on célèbre l'automne comme partout ailleurs dans le Sud-ouest : autour de la table. Et la table gasconne foisonne de mets délicieux. Le restaurant bar 'La Pampa' de la famille Sanchez est situé sur la route de Bazas, à la sortie de Langon. Ce fut autrefois une vieille grange tout en pierres de taille et en poutres. Pedro Sanchez et sa femme ont consacré plusieurs années de labeur à la transformer en un agréable restaurant de campagne. La famille habite dans une annexe derrière le restaurant.

Louise Sanchez y cuisine de délicieux mets sud-américains mais également les spécialités du bord de la Garonne.

Raphaël et sa mère y sont arrivés en avance car Pedro Sanchez leur a demandé d'assurer le service afin de gagner un peu d'argent. Martine nettoie les légumes dans la cuisine et cause avec sa sœur Louise. Raphaël a fini de décorer les tables et s'est assis pour quelques minutes sur un banc, au pied d'un marronnier d'Inde du jardin. Une odeur d'herbe mouillée et de figues mures fait tournoyer les dernières abeilles ivres autour de lui. Il a ramassé quelques marrons bien luisants et s'amuse à les faire rouler sur le gazon pour y attirer un chat siamois. Le chat disparaît dans une haie. Au bout d'un moment, Raphaël tire une enveloppe de sa poche. Cela fait vingt fois qu'il relit le texte surprenant de la lettre reçue d'Afrique du Sud. Il déplie la lettre et la relit encore, incrédule.

*« À monsieur Raphaël Jadot
Appartement 3 B – Bâtiment A
Complexe HLM
Route du Lycée
Cadillac s/gar. – 33410-France*

*Mon cher neveu,
Tu seras certainement surpris de recevoir une lettre de ton oncle d'Afrique que tu n'as jamais vu. Peut-être ne savais-tu même pas que j'existais ?
Des circonstances pénibles m'ont empêché de prendre contact avec toi dans le passé. Cependant, il n'est pas trop tard. À mon âge, je dois prendre quelques décisions sur la marche future de mes petites affaires car je n'ai pas d'enfants. Cette invitation est en quelque sorte liée à ces décisions.
Je serais très heureux de vous recevoir tous, mes neveux et nièces, en Afrique du Sud, pour une période d'un mois. Nous ferons connaissance, et, qui sait, nous lierons peut-être des liens qui nous ont été impossibles jusqu'à présent.
Je joins ton billet Aller-retour dans cette enveloppe pour un départ le 15 décembre et retour le 15 janvier.
Je suis conscient que tu perdras environ deux semaines sur tes études mais, crois-moi, les voyages forment la jeunesse et il fait beau en Afrique du Sud à cette époque. Un peu de soleil et d'aventure ne pourra que te faire le plus grand bien.*

Affectueusement.

Ton oncle Marc »

Sa mère s'approche.

-Voici ton jus de cassis, mon chéri, dit-elle avant de s'asseoir sur le banc.

-Merci maman, répond-il en repliant la lettre.

-Tu as l'air soucieux, Raphaël ? Quelque chose te mine. Est-ce la lettre de ton oncle ?

-C'est pas la lettre maman. C'est le fait que je ne pourrais jamais aller en Afrique. Papa ne le permettra jamais ! On ne sortira jamais de notre condition...

-Ne dis pas ça, mon chéri...

-Mais tu sais bien maman que c'est impossible. D'abord il y a papa, et ensuite je refuse de voyager avec mes cousins.

-Tu ne les aimes pas ?

-Comment veux-tu que j'aime des garçons qui nous traitent comme des poubelles ?

-C'est dû à leur milieu, Raphaël. Ils ont été gâtés depuis le jour de leur naissance et sont devenus insolents et exigeants.

- Même si Papa acceptait que je parte en Afrique, ça sera un enfer de voyager avec eux...

-Voyons ce que la famille va décider aujourd'hui. Prenons chaque chose en son temps. Tu auras tout loisir d'y penser ensuite.

Raphaël glisse la lettre dans sa poche. Un moineau s'est posé à deux pas de ses pieds. Ils sont tous deux surpris et ne bougent plus, tout attentifs devant la boule de plume qui picore quelques miettes sur le sol et semble ignorer leur présence. L'oiseau s'envole quelques mètres plus loin.

- Ils se font si rares, s'étonne Martine.

-Peux-tu m'expliquer encore qui est ce Marc Dutoit ? C'est ton demi- frère n'est-ce pas ?

-C'est exact mon chéri. Mon père, Léon Dutoit, s'est marié en premières noces avec Louise Lachaud un peu avant que la guerre éclate. Ils ont eu un fils, Marc. C'est donc mon demi-frère. Papa a été fait prisonnier par les Allemands en décembre 1942. Il s'est évadé, puis il s'est engagé dans la résistance. Louise est morte d'un fibromyome ou d'un cancer, je ne sais pas exactement. Marc fut alors pris en charge par ses grands-parents maternels. Il est resté auprès d'eux jusqu'à l'âge de douze ans. Papa s'est remarié en secondes noces avec ma mère, Maggy Pévard. Il décida de gérer la ferme familiale et, comme il lui fallait de la main d'œuvre bon marché, il reprit Marc chez lui. Ceci ne plut ni à Marc, ni à ma mère.

-On l'a trimbalé comme un paquet de linge sale ?

-Je crois plutôt qu'on l'a essoré comme une serpillère ! Le changement d'habitation et le nouveau mariage avec une belle-mère...peu commode,

semblent avoir fortement déplu à Marc. Il a fait plusieurs fugues puis il s'est finalement enfui vers les colonies - selon les suppositions familiales. Voilà tout ce que je sais de mon demi-frère Marc. C'est un personnage vague, une sorte de fantôme. Papa ne nous en parlait jamais. Marc n'a jamais repris contact avec aucun membre de la famille. Les années ont passé et nous nous sommes dit qu'il était peut-être mort en Afrique.

-Surprise ! Le voilà de retour, dit Raphaël en agitant la lettre.

-Franchement, je serais heureuse de le rencontrer. Je soupçonne ma mère d'avoir nourri une sorte de haine injustifiée contre lui.

-Comme la belle-mère acariâtre de Cendrillon ?

-Tiens, voilà justement ma mère, murmure Martine en pointant le menton vers l'entrée du jardin.

Accrochée au bras d'Adèle Lemaître, une vieille dame avance péniblement sur le gravillon du sentier. Derrière elle, Hector avec ses grands airs de dompteur de lion semble gêné de devoir se déplacer lentement et, derrière lui, ses deux fils Gonzague et Cédric font des grimaces dans le dos de leur grand-mère.

Maggy Pévard est sèche et amère comme une amande d'abricot. Elle n'a jamais pris le temps de connaître et d'aimer Raphael. Elle préfère les commentaires acerbes aux mots doux et aux questions. Et puis, elle n'en a que pour Gonzague, ce petit-fils 'parfait'. Quand à Sanchez, elle l'appelle « le Roméo de Franco » ou le « toréador valseur » Lemaître a droit lui aussi à des qualificatifs désobligeants tels que « le branleur » ou « l'administrateur de l'état en faillite » ou même « le con de non syndiqué »

La famille Lemaître salue froidement Martine et son fils puis se dirige vers le restaurant. Sanchez est planté derrière la vitre de la pergola qui longe la salle du restaurant et inspecte la procession de son œil agacé.

-Qui a invité cette mégère ? Demande-t-il à son épouse.

-C'est ta belle-mère, répond Louise. Elle a le droit d'être ici.

-Elle fout le bordel partout où elle met les pieds.

-Voyons Pedro, calme-toi. On la forcera à se taire si elle dit des bêtises.

-Je vais lui mettre de la mort-aux-rats dans sa soupe.

-Occupe-toi du bar et oublie ta belle-mère.

Sanchez éclate de rire.

-C'est impossible ! Elle pue le mensonge à des kilomètres.

Une demi-heure plus tard, la famille s'installe autour d'une grande table dans le coin privé du restaurant. Il se trouve là des gens bien savants pour cette importante réunion familiale. Celui qui connaît le mieux le continent africain, c'est Etienne, le copain à Sandrine Sanchez. Il a des bracelets en poils d'éléphant et un collier avec un grigri de Côte d'ivoire. À vingt-trois ans, il n'a pas encore

mis les pieds en Afrique car il ne veut pas devenir plus malade qu'il n'est. Mais il regarde la télévision, il lit les journaux « spécialisés », il écoute la musique de Papa Wemba et de Johnny Clegg. Il se dit très bien informé et connaitre l'Afrique par cœur. Il estime que cette réunion ne peut se faire sans lui. Son avis sera vital. C'est du moins ce qu'il espère.

Une autre qui parle de l'Afrique avec beaucoup d'autorité, c'est la tante Adèle Lemaître. Aujourd'hui, elle a laissé sa ménagerie chez elle, à contre cœur. Elle plane sur l'assemblée de 'La pampa' comme un coq sur la bassecour. Et comme sa propre bassecour ne consiste qu'en males, son mari et ses fils se plaisent à y semer la zizanie. Physiquement, elle ressemble à sa mère, la vieille Maggy. Ses cheveux blonds sont tressés et descendent comme un boudin iroquois du haut de son front jusque sur sa nuque. Cela tend à aiguïser son visage mince et effilé, son nez pointu et tranchant. Tout dans son allure crâne un aérodynamisme inquiétant, une autorité comminatoire. Elle a atteint l'âge où la femme découvre que les produits cosmétiques n'offrent aucune garantie contre les méfaits du temps et ne sont pas la source de jouvence promise. Elle a d'abord changé la couleur et la coupe de ses cheveux pour 'faire plus jeune' et, à présent, elle s'est découvert une nouvelle

passion. Elle s'achète une nouvelle paire de lunettes tous les six mois car ça donne un nouveau look. Les lunettes ont certes le pouvoir de rajeunir, de rendre sérieux, ou de vieillir le visage.

Elle a visité les réserves animales du Kenya avec un groupe de femmes mariées à des grosses huiles de l'administration. Mais elle croit encore que le Kilimandjaro est la plus haute montagne d'Afrique du Sud. À part ça, elle connaît tout le reste. Pendant sa semaine de safari, en parcourant les plaines giboyeuses et les contrées Masai, elle s'était réservé un siège à l'arrière du 4x4 bâché et elle causait avec sa voisine de tout le linge sale qu'elle aurait à laver et repasser quand elle serait de retour.

-Oh ! Regardez la girafe, là à gauche ! Lançait une des voyageuses.

-Mon Dieu, quand je pense à tout le travail qui m'attend !

-Et le rhinocéros, là-bas, derrière les arbustes.

-Tout le repassage... Les chemises de mon mari et de mes fils.

-Oh ! Une hyène, là-devant nous.

-Si le linge pouvant se repasser tout seul. Pensez donc, on n'a pas encore inventé ça !

Après ça, quand elle est revenue au bercail, elle est devenue la spécialiste du blanchissage et de l'Afrique.

Hector Lemaître s'est assis au bar du restaurant et regarde Pedro Sanchez préparer apéritifs et cocktails.

-Raphaël, peux-tu servir les cocktails ? Demande le barman.

Puis, se tournant vers son beau-frère, il poursuit :

-Je me demande pourquoi il vient tout à coup nous emmerder ce beau- frère fantôme qui a disparu en Afrique profonde à l'âge de seize ans.

-On le croyait mort ! Quarante ans de passé !

-Je me méfie des spectres qui réapparaissent subitement.

-Moi, ça ne me dérange pas qu'un esprit bien intentionné vienne m'emmerder après quarante ans s'il a quelques millions à me donner.

-Vous rêvez Lemaître ! Cette lettre est sans doute une nouvelle technique des mafiosi nigériens pour appâter les mouches gourmandes comme vous.

-Impossible !

-Pourquoi ?

-Parce que je n'ai pas d'argent.

-Ben moi non plus si vous voulez tout savoir, dit Sanchez en polissant un verre à champagne.

-Ça s'entend ! Vous avez tout donné à la quête des curés.

-C'est fini ça ! Je ne crois plus à l'achat des places au paradis.

-A qui donnez-vous vos économies ? À l'écureuil ?

-Et bien non, monsieur l'inspecteur des impôts. Sachez que je le donne à l'État pour qu'il paie le salaire des fainéants comme vous.

-Taratata, Sanchez ! C'est votre crise de jalousie qui vous reprend ?

Sanchez émet un rire gras caverneux et méprisant.

-Le Marc Dutoit doit en avoir à la pelle, ajoute Lemaître. On ne passe pas quarante ans en Afrique à chatouiller les gorilles ou titiller les seins des... femmes de couleur sans penser à ouvrir un compte en Suisse, et amasser de l'ivoire ou de l'or.

-C'est peut-être un coup de Ben Laden, dit Sanchez rêveur, en poursuivant sa pensée initiale.

-Vous regardez trop la télé...

-Imaginez un peu nos enfants attirés par l'aventure. Quatre garçons à la fleur de l'âge ! On les drogue puis on les oblige à porter des bombes à la ceinture et boum ! En pleine place du mur des lamentations !

-Ça n'existe pas l'enlèvement pour faire des martyrs d'Allah ! Il faut avoir une envie folle de vierges pour se faire péter la gueule en plein public. Nos garçons ne savent même pas comment faire des salamalecs

-Ça s'apprend.

-Bon, arrêtez maintenant et parlons de choses sérieuses, reprend Lemaître.

-Comme quoi ?

-L'héritage.

-Je préfère la politique.

-Vous n'y connaissez rien à la politique, Sanchez.

-Vous m'avez appris l'hypocrisie. C'est là que commence la démarche politique.

-Vous m'injuriez, dit Lemaître sans courroux.

-Ça dépend de ce que vous entendez par le mot 'paresse'. Moi, je ne reçois pas des indemnités pour payer des études universitaires à mes gosses. Je ne reçois pas

de logement d'étudiant gratuit.

-Vous n'aviez qu'à faire comme moi.

-Oh non ! Je n'aimerais pas voir mes enfants redoubler chaque année et mettre dix ans pour décrocher un diplôme, et puis finalement se faire pistonner par leur père pour rentrer dans l'administration.

-Vous m'emmerdez Sanchez ! Je ne vous critique pas sur votre tango et vos frotti-frotta avec les veuves en manque. Alors lâchez-moi la jambe.

-Grossièreté, dernier refuge de l'ignorant, dit Sanchez en haussant ses épaules de rugbyman.

-Vous êtes jaloux parce que vous ne pouvez pas postuler à l'administration.

-Franchement, je préfère la salsa et la cuisine. Comme ça, je n'ai pas la mauvaise conscience de manger au râtelier des autres.

-Et vous demeurez ainsi dans l'ignorance de la grandeur de la France.

-Vous êtes vieux jeu, Lemaître. Vous êtes dépassé ! Vous êtes embourbé dans le prestige du passé. La grandeur de la France date du 18^{ème} siècle. Celle de la Grande Bretagne, du 19^{ème}. Celle des États-Unis du 20^{ème}, et celle de la Chine sera pour le 21^{ème}.

-N'empêche que nous avons changé le monde avec 1789.

-Le pharaon Ramsès a aussi changé la face du monde il y 3000 ans ! L'Égypte moderne ne s'en vante plus. Et puis vous, vous incarnez l'État...

-Depuis 1789 plus personne ne dit : 'L'État c'est moi'...

-Peut-être, mais n'empêche que depuis, votre Marianne a trop tendance à prendre son nombril pour le centre du monde !

-Je vais vous faire renvoyer dans votre pampa, Sanchez !

-Votre révolution a surtout donné une leçon aux prétentieux, monsieur Lemaître ! S'exclame son beau-frère en roulant vigoureusement le 'r' de son nom. Elle leur a appris à dissimuler l'exploitation des masses et à cacher leurs privilèges sous la couverture de la démocratie. Et oui, 'L'état, c'est vous !' disent-ils aujourd'hui, lorsqu'ils sont au pouvoir. Si j'ai des privilèges c'est parce que vous me les avez donnés au suffrage universel...

Louise Sanchez sort des cuisines et dépose des plats d'amuse-gueule sur le bar.

-Vous parlez encore politique ? Demande-t-elle en fronçant le sourcil.

-Nous parlions des héros nationaux qui pratiquent la semaine de trente-cinq heures, répond son mari.

-Nous parlions de la concurrence déloyale des chinois, dit Lemaître avec un clin d'œil à son épouse qui le rejoint au bar.

-C'est pas les Chinois qui tuent nos entreprises, répond Sanchez. C'est votre administration qui les a asphyxiées à coup de lois socialistes.

Louise ôte son tablier et renvoie son mari touiller les sauces dans la cuisine.

-La famille est au complet, dit-elle. Nous pouvons commencer notre discussion dès que tu seras prêt, Pedro. Tu peux dire à Martine d'arrêter de laver la vaisselle

d'hier. Qu'elle vienne nous rejoindre !

**

-Tu te souviens de ton demi-frère Marc, toi ? demande Lemaître à son épouse Adèle.

-Je n'avais que deux ans quand il est parti.

-Je m'en souviens comme si c'était hier, prononce la grand-mère. A dix ans, il mentait comme un arracheur de dents et il volait comme une pie. A vingt ans, il courait les filles et il en a mis au moins cinq enceintes.

-Maggy, vous exagérez ! Dit Sanchez. Marc a quitté la France quand il avait à peine seize ans. Vous êtes peut-être ma belle-mère mais je ne tiendrai pas compte de votre présentation de caractère.

-Traitez-moi de menteuse, Martinez ! rugit la vieille dame.

-Moi, c'est Sanchez...

-Sanchez, Martinez, Lopez... pour moi c'est tous de la même graine. Du pourri des hordes de Franco...

-Merci, vous avez dit votre mot. Maintenant laissez la parole aux autres.

-C'est comme ce Marc, poursuit-elle. C'est du pourri, du porc, du rat, de la mauvaise graine de zoulou. Rien de bon !

-Les absents ont toujours tort, réplique Sanchez.

-Arrêtons de tourner autour du pot, dit Lemaître.

-Je n'voudrais pas d'un pot pareil pour faire ma cuisine, ajoute la grand-mère de sa voix nasillarde. C'est tout fêlé dans le haut de la marmite.

-Bon, ça suffit ! Nous sommes ici pour discuter les lettres mystérieuses.

-Il n'y a rien de mystérieux là dessous, dit Martine. Ce sont des invitations généreuses.

-Le point est de savoir si on envoie nos gosses dans la forêt tropicale ou si on les garde chez nous, dit Adèle en regardant Raphaël déposer un plateau d'amuse-gueule sur la table.

-Maman, y a pas de forêt tropicale en Afrique du Sud, ricane Cédric.

-L'Afrique c'est tout juste bon pour attraper des mauvais virus, ajoute Olivier.

-Ouais, comme la courante, la turista, la vengeance de Montezuma, le belly de Delhi et j'en passe, ricane Cédric.

-Il y a aussi l'éléphantiasis, dit Raphaël.

-C'est quoi ça ? Demande Olivier.

Cédric s'empresse d'expliquer.

-C'est un virus qui te donne des pieds et des jambes aussi gros que ceux des pachydermes et des roubignoles tellement grosses qu'il te faut une brouette pour les transporter, répond-il en faisant trembler Olivier de peur.

-Moi, j'y vais pas, déclare Sandrine de but en blanc.

-Pas étonnant ! marmonne Gonzague.

-On sait c'que tu penses, répond sa cousine. T'es plus grossier que les gitans!

-Sandrine, tu attends qu'on te demande ton avis, répond son père.

Elle hausse les épaules et tire une moue de dédain.

-Moi, j'y vais s'il y a un bon pactole à ramasser, dit Gonzague.

Son père le regarde avec des yeux courroucés.

-Tu hallucines ou quoi ?

-Y faut pas être Einstein pour deviner qu'un tonton qui écrit comme ça doit être bourré aux as.

Sanchez cherche à contrer la manœuvre de Lemaître.

-Un oncle sans femme et sans enfants, aventurier en Afrique...dit-il. Il y a de fortes possibilités qu'il soit riche. Pourquoi aurait-il pris la peine d'écrire et d'envoyer des billets d'avion ? Pour un lopin de terre avec deux cactus ?

-Non, pour nous apprendre à danser la danse tapecul des zoulous, plaisante Cédric.

Sanchez le fixe de ses yeux couverts de la broussaille de ses épais sourcils.

-C'est ça qu'on t'apprend à la Fac ? Des commentaires imbéciles !

-Voyons, un peu de sérieux, interrompt Adèle Lemaître. Pour moi, s'il y a un bon magot à la clef, je n'hésiterai pas à y envoyer mes fils.

Cette fois-ci, Lemaître fait de gros yeux courroucés à son épouse. Elle se rattrape et ajoute :

-Mais il ne doit pas y avoir grand-chose. Il a du tout boire ou dépenser son argent avec les filles.

-Alors on ne discute plus l'affaire, conclut Sanchez. On en reste là. On se tape une bonne bouffe et on rentre chez soi.

-Sage décision, dit Lemaître.

-Mais toi, mon coco, je te vois venir, ajoute Sanchez. Tu veux tout pour tes fils. Tu cherches à nous écarter et tu vas bientôt nous parler des serpents qui tuent en cinq secondes, des vaudous et des grosses marmites de cannibales. Et tu vas déballer tout ton sac de conneries pour faire peur à mes gosses. Alors, rien que pour le principe, moi je leur dis : « C'est bon ! Vous pouvez aller chercher votre part du butin »

-Moi, je m'en fou, répète Sandrine. Je ne veux pas de l'argent du racisme.

-Attends d'avoir la parole, ordonne son père de sa voix rocailleuse.

-Et toi, tante Martine, est-ce que tu te souviens de Marc ? demande Gonzague.

-Je n'étais pas née !

-Il était tout pourri comme le temps d'aujourd'hui, marmonne Maggy Pévard avec ses petits yeux de truie qui brillent derrière ses bécilles.

-Il faudrait peut-être se renseigner sur lui, interrompt Louise Sanchez.

-Où et comment ? Lui répond son beau-frère Hector.

-On pourrait questionner la police ou les autorités locales.

-Ils bousillent tout avec leur science, geint la grand-mère.

-Et pour demander quoi ? Dit Lemaître ignorant sa belle-mère.

-Ce qu'il est vraiment et ce qu'il a, répond Louise.

- Essaies toujours si tu as confiance dans l'administration africaine.
- Tout pourri, marmonne la grand-mère. Un vaurien....
- On pourrait au moins répondre à ses lettres, suggère Martine.
- Pour lui dire quoi ?
- Le remercier de son invitation et lui signaler que nous hésitons à envoyer nos enfants dans un pays à risque.
- C'est ça ! Alors il fermera la page et il nous traitera de pauvres imbéciles.
- Il nous répondra peut-être qu'il n'y a rien à craindre en Afrique du Sud, suggère-t-elle.
- Moi, je crois que si on hésite, il nous prendra pour des couillons, dit Sanchez. Et adieu l'héritage ! Il va se dire : « Ce sont des corniauds, des pingres, des petites mentalités qui ne valent pas la peine qu'on se dérange »
- Héritage de bananiers pourris ! bafouille la vieille.
- Arrêtez de parler d'héritage, dit Martine. Rien dans les lettres de Marc ne laisse supposer qu'il désire offrir un héritage.
- C'est sous-entendu, répond Gonzague. Tu devrais lire entre les lignes.
- Tiens, voilà l'avocat Lemaître qui parle, ricane Sanchez

Celui-ci hausse les épaules avec un profond dédain et lance un ordre à Raphaël :

-Garçon ! Fait péter une Kronembourg... Bien fraîche surtout !

Adèle Lemaître semble réticente.

- Tu veux donner ton point de vue sur le sujet, ma chérie ? demande Hector.
- Pourquoi insistez-vous à envoyer nos enfants à l'étranger ? À cause d'une petite invitation imprécise ? Pour aller voir du pays ? Croyez-moi, j'ai un peu voyagé et je vous assure qu'on a tout ce qu'il faut en France. Nous n'avons pas besoin d'aller voir ailleurs. Pedro doit être de mon avis, lui qui n'est plus reparti en Argentine depuis quarante ans. On n'est nulle part aussi bien qu'ici.
- Les voyages forment la jeunesse, répond Martine.
- On peut aussi bien voyager en France pour ça. Nous avons tout un continent dans notre pays.
- Et en plus on y parle français, ajoute Gonzague. Avantage non négligeable.
- N'empêche qu'on devrait répondre à l'invitation du tonton d'Améri... heu... ! d'Afrique, déclare Hector Lemaître.
- Et l'annuaire téléphonique ? Demande Louise Sanchez. Un Marc Dutoit, ça ne court pas les rues. Ça doit se trouver. Il suffit de regarder où le courrier fut posté.
- Johannesburg, répond Raphaël qui a jeté un bref coup d'œil sur l'enveloppe.
- Questionnons donc les renseignements internationaux, suggère Lemaître.

Il tire son portable de sa veste et compose un numéro.

-Bonjour madame. Pouvez-vous trouver le numéro de téléphone d'un monsieur Dutoit qui vit à Johannesburg ?

-Un instant s'il vous plait ...

Lemaître appuie sur la touche hautparleur pour que tous puissent écouter.

-Quelles sont ses initiales ? Demande l'opératrice. Nous avons 450 Dutoit répertoriés sur Johannesburg.

-Quatre cent cinquante ! S'exclame l'audience.

-M... M pour Marc.

-Un instant... Nous avons cent vingt M. Dutoit sur Johannesburg.

-Vous plaisantez, madame ?

- Nous ne plaisantons jamais ! Avez-vous d'autres initiales ?

Lemaître se tourne vers sa belle-mère qui rit sous cape.

-A-t-il d'autres initiales, Marc ? lui demande-t-il.

Elle hausse les épaules et radote :

-Oui, 'M'as-tu-vu' ! Merdeux ! menteur ! Maquereau !...

-On ne sait pas, madame, s'empresse de répondre Hector.

-Désolé, rappelez-moi lorsque vous aurez un nom complet.

-Quel est le premier sur votre liste ? C'est peut-être lui.

-Marc Pretorius Johannes Kobus Dutoit... »

L'assemblée éclate de rire.

-Oh non, ce n'est sûrement pas lui, dit Lemaître. Notre ami n'a pas de noms latins. Merci madame.

Il raccroche.

-Ça alors ! s'exclame Adèle Lemaître, ce n'est pas si facile qu'on croyait.

-On n'va quand même pas envoyer nos enfants dans un pays de criminels sans prendre des précautions, dit Louise Sanchez.

-Vingt et un mille crimes par an, ajoute son fils Olivier.

-Et oui, il faut qu'on enquête, dit Sanchez. Nos enfants ne sont pas candidats au suicide. N'est-ce pas ?

Les jeunes acquiescent de la tête.

-Moi, dit Lemaître, quand je lis la lettre de Marc Dutoit et que je lis 'Je n'ai pas d'enfants' je me demande ce que ça signifie.

-Il n'a pas eu la femme qu'il fallait, suggère son épouse.

-Il est peut-être impuissant, pouffe Cédric.

La remarque fait rire Gonzague et sourire les autres.

-À voir, dit Sanchez.

-Ce n'sera pas moi qui ira voir, répond Cédric.

Gonzague rit de plus belle. Son père fronce le sourcil.

-Ses enfants sont peut-être tous morts du Sida ou de la malaria, dit Louise.

-À vérifier, répond Lemaître.

-Il est peut-être pédé, poursuit Cédric qui se prend pour le fou du roi.

-Toi, tu ne rates jamais l'occasion de dire des conneries, aboie Sanchez.

-Voilà, une remarque intelligente, répond Lemaître, heureux de contredire son beau-frère. Serions-nous heureux d'envoyer nos fils chez un tonton qui aime les jeunes garçons ?

-Les homosexuels ne violent pas tous les garçons qui passent devant leur porte, répond Martine. J'en connais de très bien et de très cultivés.

-On sait très bien que vous n'avez pas les connaissances qu'il faut, Martine, ironise Hector Lemaître

Celle-ci a soudain envie de casser une porcelaine Inca sur le crâne de son beau-frère.

-Il est un vicieux qui ne cherche qu'à attirer des proies naïves dans un pays où il n'y a ni ordre ni lois, susurre la grand-mère.

-Elle est encore là, cette médisante, murmure Sanchez.

-Tu vas chercher loin, maman, réplique Adèle.

-Étudions toutes les hypothèses, rétorque Hector Lemaître.

-Écoutons le roi des hypothèses, grogne Sanchez.

-Il est peut-être mort et c'est un martien qui a pris sa place, suggère Raphaël qui se dit que les adultes tournent en rond comme des motoristes anglais pris dans le trafic autour de l'Arc de Triomphe.

Il y a un moment de silence puis quelques rires étouffés.

- T'es pas un peu retardé, Raphaël ? Réplique Lemaître.

-Achète-toi un cerveau, cousin, lance Cédric.

-Vous avez dit : ' Étudions toutes les hypothèses' et comme vous aimez les hypothèses, c'est ce que j'ai fait.

-Bravo Raphaël ! s'exclame Sanchez. Au moins toi tu parles clairement.

-Il y a des limites au ridicule, répond Lemaître.

-Oui, mais vous ne les avez pas posées, lui dit Raphaël

-Ah, mais quel gosse d'emmerdeur !

-Comment ? S'exclame Martine.

-Je ne parle pas de sa charmante maman, dit Lemaître. Je parle du père. Nous savons tous ce qu'il est.

-Ne déblatérez pas sur les absents, dit Raphaël indigné.

Une délicieuse odeur de viande grillée flotte autour d'eux. Entrecôte cuite sur les sarments de vigne.

-J'ai faim, déclare soudain Olivier qui n'a pas arrêté de grignoter des arachides et des amuse-gueules.

-Tu attendras, comme tout le monde, répond sa mère.

-Mon ami Agostinho Augusto de Jesus Ferreira a visité l'Afrique du Sud l'an passé, ajoute Sanchez. Il est revenu enchanté.

La belle-mère éclate d'un rire caustique et est sur le point de cracher son dentier.

-Il sait toujours pas parler français, ce toréador franquiste ? Dit-elle en toussant.

-Tonton Sanchez a des relations nobles avec des noms à charnières, chuchote Cédric.

... Très beau pays, vie pas chère et tout le monde a une servante et parfois deux, plus une piscine et un jardinier.

- La belle vie, quoi ! Dit Lemaître.
- Une bonne ! S'exclame Sandrine Ça prouve l'exploitation !
- Oui, ajoute son copain Etienne. C'est encore la preuve qu'ils abusent de la bonté des africains. Ils ne peuvent pas s'empêcher de les faire trimer !
- On va t'envoyer là-bas, lance Sanchez. Pas pour le magot mais pour apprendre à travailler...
- Imaginez un peu les vacances, dit Gonzague ignorant la remarque. Avec une servante derrière nous à ramasser nos papiers, faire notre vaisselle, faire notre lit, ranger notre chambre. Tout le contraire d'ici ! C'est beau l'Afrique ! La belle vie, un bon climat et la piscine toute l'année. Je pars tout de suite !
- Ça compense des risques de la criminalité, murmure son père.
- Est-ce que les bonnes sont belles ? Demande Cédric.
- Jeunes et belles, dit Sanchez en riant. D'ailleurs, c'est à cause de ça qu'il y a deux millions de métis en Afrique du Sud. Les métis ne sont pas tombés du ciel dans les bras des Calvinistes !
- Deux millions ! S'exclame Gonzague. Ils n'ont pas dû y aller de main morte ces Afrikaners. Quels chauds-lapins !
- Les Calvinistes Afrikaners sont des hommes comme les autres, dit son père. On leur a dit d'aller peupler la terre. Ils n'ont pas mis de gants.
- On n'les distribuait pas gratis à l'époque, suggère Cédric.

Quelques uns rient alors que les dames froncent le sourcil.

- Évitons de parler religion, dit Sanchez.
- Nous parlons prévention, répond Lemaître.
- Adèle Lemaître essaie de redresser la barre du navire vers des eaux plus calmes.
- Certes, on n'envoie pas des jeunes à l'aventure dans un pays de sauvages sur base d'une simple lettre qui suggère à peine l'idée d'un héritage.
- Simple présomption, ajoute Louise. Tu as entièrement raison.
- Je le pense bien.
- Elle ne se le fait pas dire, ajoute la grand-mère.
- Raison mais aussi tort, dit Lemaître.
- Comment ?
- Voyez-vous, il est primordial de chercher à comprendre les intentions et le caractère de celui qui a écrit ces invitations.
- Nous ne l'avons jamais vu, répond Sanchez. Seule la belle-mère l'a connu. Elle ne pourra jamais nous donner une opinion honnête.
- De mon temps les gendres étaient honnêtes ! s'exclame la grand-mère.
- Parlons alors d'une idée abstraite, continue Lemaître. Marc Dutoit avait seize ans quand il a quitté l'Europe, n'est-ce pas ?
- Dix-sept selon grand-mère.
- Cela fait presque 50 ans qu'il a émigré.
- Semble-t-il ! Dit Sanchez.
- À mon avis, dit Martine cela reflète une force de caractère peu commune. Partir

pour un pays anglophone sans parler un mot d'anglais, braver une culture totalement différente de la nôtre, y rester pendant quatre décennies, c'est sûrement parce qu'il s'y est fait une place au soleil.

-C'est un goujat ! Érucite la grand-mère.

-C'est un aventurier, répond Martine.

-Il semble être de ceux qui haïssent les normes établies, les hiérarchies et les règles, poursuit Sanchez. Il serait plutôt du type battant et entrepreneur.

-Je vous vois venir, vous l'émigré Argentin, réplique Lemaître.

-Vous êtes tous en train de rêver, dit Raphael.

-Bien, alors restons réalistes, ajoute Adèle. Imaginez à présent que vous êtes à sa place. Vous avez fait une petite fortune...

-Ou une grosse ! Suggère Gonzague.-Ou une grosse, ajoute Sanchez... et vous n'avez pas d'héritier. Vous vous êtes battus contre les maladies africaines, la rudesse afrikaner, l'attitude supérieure des britanniques et la ténacité violente des Zoulous, vous avez acquis une détermination ...métallique.

-Ça veut dire quoi ? Interrompt Cédric en riant.

-À toute épreuve, dure comme l'acier. Vous en avez vu des choses ! Poursuit Sanchez. Vous vous êtes battus et vous êtes sorti vainqueur. Vous tendez la main à vos neveux et nièces. Vous leur offrez la lune. Et que font-ils ?

-Les difficiles ! Pouffe Cédric.

-Justement ! Ils vous répondent qu'ils aimeraient recevoir plus de précisions sur le sérieux de l'offre et sur la valeur de la marchandise. Et que feriez-vous d'une telle réponse si vous étiez à la place du tonton d'Afrique ?

-Euh... !

-J'hésiterais !

-Je serais vexée.

-Je vais vous dire ce qu'il fera notre tonton aux mines d'or. Il vous enverra chier sur les roses . . .

Éclats de rire !

-Et bien quoi ?

- On ne dit pas 'chier sur les roses', dit son épouse en essuyant ses larmes. On dit 'envoyer sur les roses'.

-Vous m'avez compris. C'est l'principal. Et, je continue, alors le tonton, il donne sa fortune à l'Armée du Salut. Tout le monde est content ?

-Vous auriez dû faire orateur au Parlement de Buenos Aires, déclare Lemaître.

-Je le fais au Parlement de « La Pampa » et je vous demande votre opinion.

-On devrait quand même en savoir plus, dit son épouse. Je ne peux pas imaginer mon Olivier, avec sa santé fragile, en train de manger du singe boucané ou de la nourriture de Zoulou.

-Ou de devenir de la nourriture pour Zoulous, ricane Cédric en donnant un coup de coude dans les côtes de son cousin.

-L'Afrique du Sud n'est pas l'Afrique noire, dit Martine. La première greffe du cœur y a bien eu lieu. Et ce n'est pas un Zoulou qui l'a faite.

- Quand même ! Il y a beaucoup trop de crimes. Je veux savoir mon Olivier en sécurité.
- Il aura la paix tant qu'il tiendra la branche, dit Cédric.
- Cédric ! S'exclame son père. Tu commences à nous les pomper avec tes commentaires idiots.
- Pardon mon père ! Sourit Cédric, l'air faussement contrit.
- Ils seront quatre grands jeunes hommes pour protéger notre jeune fille, dit Sanchez.
- Papa, je t'ai déjà dit que j'y vais pas, insiste Sandrine.
- Mais quand même, il y a beaucoup de Sida en Afrique ! Dit la mère d'Olivier.
- Donne quelques paquets de capotes à Olivier et fais-lui un cours d'éducation sexuelle avant le départ, conseille Lemaître.
- Le visage d'Olivier a viré au rouge.
- Moi je dis que c'est un goujat, gémit la grand-mère en tapant du poing sur ses couverts. Et j'ai faim !...Gomez, donnez- moi à manger!
- Fait chier la vieille ! rétorque Sanchez.
- Raphaël, peux-tu chercher du pain pour ta grand-mère.
- J'en veux pas, répond la vieille. J'ai déjà mangé toute une baguette. Je veux de l'entrecôte !
- Bon, Raphaël, portes lui une entrecôte.
- Avec des haricots, exige-t-elle.
- Des fayots pour mémé ! Lance Gonzague.
- Non ! Des haricots verts !
- Concluons, lance Lemaître. Il est essentiel de questionner les Ambassades. Je propose de nous retrouver ici dans deux semaines avec le résultat de nos recherches et pour prendre une décision finale.

**

Chapitre 6

Deuxième réunion de familiale

Quinze jours plus tard, la musique d'ambiance est fournie par l'inimitable Iglesias qui chante '*Mi Buenos Aires querido*' dans la salle du restaurant. Dehors, le brouillard d'automne est remplacé par une pluie fine qui fait tomber les dernières feuilles jaunes des vignobles. Devant le restaurant, un homme attend quelqu'un. La tête rentrée dans le col de son imperméable, il ressemble à un héron qui guette une grenouille.

Adèle est venue voir ses sœurs dans la cuisine. On y sent une bonne odeur de fines herbes, de sauces et de gigot. Elle plonge le doigt dans les sauces.

-Ta sauce aux champignons est délicieuse, Louise.

-C'est une recette secrète de Pedro.

Martine pèle les pommes de terre et Raphaël transporte vers la salle à manger un plateau où est aligné un escadron de verres à vin.

*

Un peu plus tard, Sanchez est revenu se placer derrière le bar et sert à boire.

-Je prendrai bien un Johnny Black, annonce Hector Lemaître.

-N'oubliez pas, beau-frère, que 'la Pampa' ne fait ni cadeau ni crédit. C'est exactement comme chez le receveur.

-Je vous sais pingre, dit Lemaître.

-Pingre ? Vous êtes une grosse sangsue, Lemaître ! C'est pas étonnant que vous avez fait carrière aux impôts.

-Vous serez toujours jaloux de ma réussite, Sanchez.

-Jaloux ! Vous rigolez ? Vous n'avez jamais eu d'ambition réelle.

-Qu'est-ce que l'ambition ?

-Si vous en aviez eu vous seriez devenu vampire plutôt que sangsue. Et puis tant que j'y pense, vous avez oublié de laisser un pourboire la dernière fois.

-Pourquoi voulez-vous que j'en laisse un ?

-Vous ne laissez jamais de pourboire quand vous allez au restaurant ?

-Bien sûr que j'en laisse !

-Et ici, vous n'en avez pas laissé pour Raphaël et sa mère !

-Eux, c'est la famille ! C'est pas la même chose...

-Comment ce n'est pas la même chose ! S'écrie Sanchez. Ils ont travaillé toute la journée. Ils vous ont servi admirablement et nettoyé toute la vaisselle et les saletés que vous avez laissées derrière vous.

- Vous m'ennuyez Sanchez ! Riposte le fonctionnaire à voix basse.
- Et vous payez des pourboires seulement parce que ça fait bien avec des inconnus. Et ici, rien ! Peau d'balle ! Mon Dieu que vous êtes pingre !
- Ça va ! N'insistez pas, répond Lemaître qui a peur d'un esclandre et voit déjà des visages se tourner vers lui.
- Il prend son portefeuille et sort un billet.
- Voilà qui devrait compenser mon oubli, dit-il en soupirant.
- Un billet pour Martine. Et pour Raphael ?
- Prenez vos verres, interrompt Louise Sanchez d'une voix autoritaire. Passez à table et clôturez vos débats.

*

Louise Sanchez attend qu'ils se soient tous assis avant de passer prendre les commandes.

- Que désires-tu manger, Gonzague ? Demande-t-elle.
- La pizza quatre-saisons, elle est trop bonne chez toi, c'est clair.
- On dit : 'La pizza est excellente !' Corrige son père.
- Oui père, merci père.
- On dit pas : 'Oui père' mais 'Oui, papa' ajoute Cédric avec son sourire narquois.
- Hector Lemaître lève les yeux vers le plafond.
- Vivement que jeunesse se passe ! Gémît-il.
- J'vais m'péter l'bide avec c'te pizza, poursuit l'aîné avec l'intention sournoise de faire mousser son père.
- Tu veux du vin ? Lui demande Raphaël qui prend les commandes de boissons.
- Oui, fais péter la bouteille !
- Mon Dieu qu'ais- je fais pour avoir des enfants qui massacrent notre langue ainsi ? soupire leur père.
- C'est le langage de futur juriste, soupire Adèle.
- Moi j'comprends pas, quoi ! S'exclame Cédric. Ton français, Gonzague, il est fin nul.
- Personne ne vous comprendra si vous baragouinez comme ça en Afrique du Sud, soupire leur père.
- Pour sûr, y parlent plus français là-bas depuis trois cents ans, dit Olivier, la bouche pleine de pain beurré.

Hector Lemaître décide de faire pivoter la conversation sur le sujet du jour. Il se lève et s'adresse à l'assemblée en sortant une coupure de journal de la poche interne de sa veste. Il la déplie sous les regards curieux de la famille.

- Nous avons parlé des dangers du voyage et nous avons effleuré la question de la criminalité. Au cas où vous auriez des doutes, voici quelques chiffres publiés par le quotidien « Business Day » de Johannesburg, repris fidèlement sur l'Internet.
- En 2002, seulement 11 % des malfaiteurs furent arrêtés et condamnés, soit

327142 condamnations sur un total de . . . 2.580.000 crimes et délits.

-Parfait ! A ce taux, il n'y aura plus personne dans le pays quand nous y arriverons, pouffe Cédric.

-Nous ne parlons pas seulement d'homicides, mon cher Cédric. Ces chiffres représentent tous les délits, y compris les homicides.

-J'ai pigé, mon cher papa, réponds Cédric avec un regard pétillant de malice.

-En 2001, dit l'article, 2.590.000 crimes et 10% de condamnations. En 2000, 2.570.000 et 8% de condamnations.

-On peut dire qu'il y a du progrès, commente Sanchez.

-Plus de trois enfants tués et soixante filles violés par jour ! Le taux de jugement et d'incarcération est de 4,5 % pour le viol.

-Moi, je reste ici, dit Sandrine.

-Moi aussi, ajoute Etienne.

-T'es pas invité ! s'exclame Cédric. Et puis, avec ta tronche personne ne voudra te violer, toi !

-Et le clou, messieurs dames, poursuit Lemaître imperturbable, en 2000, 2,3% soit 43 voleurs de voiture, à vols à main armée, je précise, furent appréhendés et condamnés.

-Euréka ! J'ai compris, s'écrie Cédric.

-Il ne faut pas sortir de l'ENA pour comprendre ça, lamente son père.

-J'ai compris pourquoi le tonton Marc vit là-bas. Il peut voler autant qu'il veut et il n'ira jamais en prison. Il est sans doute le patron de la mafia.

Un long frisson parcourt la salle du restaurant. La famille est plongée dans une profonde réflexion silencieuse. Les visages reflètent une consternation indécise.

-Pensez-vous qu'il est un gangster ? Demande Sanchez à voix basse comme si la mafia avait posé des micros dans son restaurant.

-Qui sait ? Tout est possible en Afrique, répond Adèle.

- Et bien mes amis, dit Lemaître, pour vous rassurer quelque peu, j'ai eu de nombreux contacts avec notre ambassade à Pretoria ainsi qu'avec les gens de l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris. Des gens charmants ! Des professionnels de l'administration, des gens qui gèrent le bien public avec honnêteté...

Sanchez tapote nerveusement la table de ses doigts potelés.

- Ça existe ? Venez-en au but !

-Donnez-moi le temps d'y arriver. Voyez-vous, personne n'a pu repérer Marc Dutoit dans les registres Sud-Africains. Il est tout simplement inconnu au régiment.

La tante Adèle éternue dans le silence qui a suivi ces paroles. Ça ressemble au sifflement d'une bouilloire.

-Voilà ce que c'est d'avoir un perroquet sur le dos toute la journée, plaisante Cédric en aparté. Elle collectionne les plumes dans son nez !

-Alors c'est fichu, dit Gonzague à son père avec une mine mauvaise. On ne part

plus. On est venu ici pour rien. Quand je pense que j'ai raté un match de tennis !
 -Mais non Gonzague, vous n'êtes pas venus pour rien, lui répond sa tante Louise.
 Patience !

-Je sais ce que tu penses Tantine, une bonne bouffe familiale à la Pampa, c'est bon pour tes affaires.

-Taratata...J'ai parlé à Marc la semaine passée, dit-elle de but en blanc.

Ses mots tombent comme une massue.

-Quoi !

-Comment ?

-Tu m'as caché ça, dit Sanchez tout étonné.

-Petites cachoteries familiales, suggère Lemaître. On commence toujours comme ça !

Elle lève la main pour les faire taire.

-Il m'a téléphoné deux fois. C'est un homme charmant, poli et cultivé. Il m'a bien impressionnée.

-Pourquoi cache-t-il son identité en Afrique du Sud ? Demande sa sœur Adèle.

-Ses noms et prénoms ont été inversés sur ses papiers. Erreur administrative.

-Je vous avais bien dit que l'administration ne compte que des bons à rien, s'esclaffe Sanchez avec une mimique ironique.

-Ça n'a aucune importance, poursuit Louise en ramassant des miettes de pain sur la nappe devant elle. Il m'a juré qu'il s'occupera à merveille de nos enfants. Il les emmènera à la campagne et leur fera voir du pays. Nous aurons des nouvelles régulières.

-Ça ne me convainc pas, dit Lemaître.

-Il m'a assuré qu'il fera tout pour qu'Olivier ne manque pas la messe du dimanche, sauf bien sûr lorsqu'ils seront trop loin d'une église.

-Dieu soit loué ! S'exclame Cédric.

-Alléluia ! Ajoute son frère en écho.

-C'est vraiment un homme très bien, je vous assure. Nous avons parlé très longtemps.

-Parlé de quoi ? Demande Hector.

-De tout, du climat qu'il fait, de chacun de nous ici, du restaurant et du studio de danse...

-Vous avez oublié de parler du principal ? Dit Gonzague. De l'héritage ?

-Il faut caresser l'animal dans le sens du poil si tu ne veux pas te faire mordre, dit Sanchez.

-Il m'a dit qu'il désire faire connaissance de tous ses neveux et nièces ensemble, ajoute Louise. Il n'y a aucun danger et ils seront à l'abri de la criminalité. Vraiment, je vous assure, Marc m'a donné l'assurance que nous n'avons aucun souci à nous faire.

-Heureusement que maman n'est pas là aujourd'hui, réplique sa sœur Adèle. Elle en attraperait une crise cardiaque.

-À force de rire, demande Cédric.

-On se décide alors ? demande Gonzague avec impatience. J'ai un match de tennis dans 2 heures.

Sandrine profite d'un instant de silence général pour déballer ce qu'elle a sur l'estomac. Son père l'a empêché de s'exprimer jusqu'à ce jour et cette fois, il lui faut rendre sa pensée publique.

-Etienne et moi, annonce-t-elle du même ton que la reine d'Angleterre lorsqu'elle dit « *My husband and I* » quand elle présente ses vœux à son peuple. Etienne et moi, on a bien réfléchi. On ne veut pas de l'argent du racisme.

Etienne acquiesce avec un balancement de la tête qui donne le mal de mer à Sanchez.

-Comment tu sais qu'il a de l'argent ? Demande Sanchez.

Etienne tient à répondre.

-Si le tonton Marc...

-Etienne, vous n'avez pas la parole, interrompt Sanchez. Laissez Sandrine parler.

-Si le tonton Marc a fait de l'argent en Afrique du sud, ça ne peut être que sur le dos des Noirs, répond-elle. On ne veut pas hériter de l'argent qui pue la misère et la souffrance.

-Ça veut dire quoi « on » ? Grogne son père. Vous n'êtes pas mariés à ce que je sache.

-C'est tout comme, suggère Cédric.

Sanchez le foudroie du regard.

- C'est ma décision, insiste Sandrine. Etienne me supporte à cent pour cent.

-J'attends de voir s'il va te supporter financièrement dans la vie ou si toi, tu vas supporter sa fainéantise longtemps !

-Lavez votre linge sale en dehors de la famille élargie, suggère Lemaître en souriant et en pensant : 'Une de moins pour l'héritage'.

-On ne changera jamais d'avis, insiste la jeune fille.

-Jamais ? Demande sa mère.

-Non, jamais ! On préfère être pauvre et avoir la conscience tranquille.

-Pour être pauvre, c'est sûr que tu seras pauvre avec un chômeur comme Etienne, lui dit son père.

-Bon, et les autres ? Demande Lemaître. Que pensez-vous de cet héritage...heu ! ..voyage ? Acceptez-vous la proposition ?

-Celui qui accepte, je ne lui parle plus pour le restant de ma vie, défie Etienne.

-Mon cher Etienne, répond Lemaître, vous avez dit votre mot. Comme Sandrine n'est plus intéressée, nous vous congédions tous les deux. Vous pouvez quitter la salle.

-Comment ? S'exclame Etienne. Mais on veut savoir la suite.

-Je l'ai dit poliment. Ne me poussez pas à vous mettre dehors.

-C'est pas possible d'être jeté comme ça ! C'est trop la honte ! j'ai la haine !

-Dieu vous écoute, mon ami, ajoute Sanchez avec un large sourire de mépris.

Ils sortent. Etienne traîne la jambe alors que Sandrine relève son menton par

défi.

-Bien ! Qui d'autre refuse ce voyage, demande Lemaître ?

-La lettre ne parle pas d'héritage et vous clamez toujours qu'il y aurait des millions ! Remarque Martine qui porte encore son tablier de cuisine. Arrêtez de voir de l'argent où il n'y en a pas et soyez déjà bien content que vos enfants passeront un mois de vacances gratuits à l'étranger.

-On a déjà parlé de tout ça lors de la première réunion, dit Adèle. Ne perdons pas notre temps à nous répéter.

-Olivier partira donc tout seul, confirme Sanchez.

Son fils fait des gros yeux surpris. Il a la bouche pleine d'amuses gueule.

-Seul ! Pas question ! S'écrit Lemaître. Mes fils partiront aussi.

-Vous n'avez donc plus aucune crainte ? Demande l'Argentin avec une grimace moqueuse.

-On ne peut pas laisser le pauvre Olivier courir tous les risques seul, n'est-ce pas ?

-C'est vrai que ses poches ne sont pas assez grandes pour recevoir tout l'héritage. Vos pauvres garçons seraient d'une jalousie bien justifiée !

-Et Raphaël ? Demande Martine. L'avez-vous déjà relégué aux oubliettes ?

-Marc l'a invité, répond Louise. Il partira avec les autres.

-Je n peux pas partir, maman ! Tu le sais bien. Papa refuse catégoriquement. Sans son accord, il m'est impossible d'avoir un passeport.

-Ce n'est pas grave, ajoute Lemaître. Tu dois obéir à ton père ! Tes cousins partiront sans toi.

**

Chapitre 7

Exploitation

Novembre a recouvert le sol avec les feuilles mortes des platanes. Raphaël n'a pas obtenu l'accord de son père pour le voyage. Celui-ci trouve toujours une course urgente pour son fils ou une livraison de dernière minute pendant ses jours de congé. L'hiver est tombé bien tôt cette année et les coteaux se sont couverts de neige pendant trois jours.

Un samedi, Félix Jadot envoie son fils livrer un paquet d'étiquettes jusqu'au village de Castelveil, à quinze kilomètres dans les coteaux d'Entre-deux-Mers. Sans avertir sa mère il s'en va livrer avec son vieux vélo. Il a glissé un journal entre son pull et son blouson, s'est couvert la tête et mit des gants de laine. Il a pédalé vers la côte de Peytoupin, son premier obstacle. Il pédale pour arriver en haut, sans démonter ; son haleine fume dans l'air givré, il souffle, il se dresse sur son vélo pour arriver au sommet. Il transpire sous son blouson. La brume se dissipe sur les rangs de vigne, mais le froid mord comme une jument folle. L'air sent la glaise mélangée avec du mout de raisin. En haut, les nuages sont lourds, gris et tristes comme pour un jour de Toussaint. Il poursuit sa route vers Mourens puis Gornac.

Encore une côte, la dernière et la plus terrible. Il n'y arrive pas et saute à terre pour pousser son vélo. Il est en nage et quelques frissons le secouent. Quelques rares véhicules le croisent. Les gens se demandent qui est ce toqué qui fait du vélo par un temps pareil.

Raphaël parvient enfin au Domaine des Moines, dans le hameau de Castelveil. On le fait entrer.

-Mais mon pauvre ! S'exclame une grand-mère. Tu es tout mouillé ! Viens donc te mettre au coin du feu. Je vais te servir une soupe chaude.

-Merci madame mais je dois rentrer à Cadillac avant la nuit...

-Mais qui est le fou qui t'a obligé à venir jusqu'ici en vélo ?

-C'est pour livrer la commande d'étiquettes...

-Mais ça pouvait attendre, mon drôle ! Oh la la...Quelle misère !

-Je dois rentrer...

-Tu vas attraper une pneumonie, mon bouchon ! Tu rentreras en voiture avec mon fils. Il te déposera chez toi. Mais on n'a pas d'idée de mettre un joli garçon comme toi sur la route par un temps pareil !

Ce dimanche, il reste au lit avec une forte fièvre. Le médecin diagnose une bronchite et l'ordonne de passer une semaine au lit. Pour Martine, ce n'est qu'une souffrance de plus dans les ténèbres la nuit qui a envahi son cœur.

*

Le départ vers Johannesburg est dans quatre semaines et il ne reste guère de temps pour organiser son passeport. Raphaël tente une dernière démarche auprès de son père.

-Bonsoir, papa ! Toussote-t-il. Comment tu vas ?

-Fatigué, stressé, toujours trop de soucis ! Répond Félix Jadot sans se soucier de la santé de son fils alors que celui-ci parle avec une voix caverneuse.

-Pauvre Papa ! Et l'atelier ?

-Il manque toujours du personnel. Tu sais comme les syndicats nous taxent. Je ne peux pas me permettre d'employer plus de personnel. J'ai besoin de toi.

Martine ne peut s'empêcher de penser que les enfants de parents divorcés

semblent toujours avoir une attraction envers le parent qui abuse d'eux ou les ignore. Ceux-ci abusent et ont toujours une excuse pour leurs comportements égoïstes.

-Ben papa, c'est justement pour ça que je te téléphone. Le tonton d'Afrique du Sud nous a envoyé des billets d'avion et veut nous voir.

-Qu'est ce que j'en ai à foutre du tonton Congolais ! Ce n'est pas lui qui va régler mon problème de personnel.

-Il pourrait peut-être, répond Raphaël en pensant aux millions d'Africains qui n'ont pas d'emplois.

-Tu rêves, Raphaël !

-Le conseil de famille a décidé que je dois y aller avec mes cousins.

-Tu diras au conseil de famille que je les emmerde. Ce sont tous des socialistes et des fainéants. Ça ramasse les impôts et ça n'fiche rien de bon. Moi, il me faut du personnel et tu dois venir travailler pendant tes vacances de Noël.

-Mais papa !

-Tu m'as compris ! Tu sais que je me saigne pour payer ta pension alimentaire et le divorce m'a coûté les yeux de la tête. Tu n'vas quand même pas me lâcher au moment où j'ai le plus besoin de toi, non ?

-Mais c'est une offre extraordinaire, une possibilité de pratiquer l'anglais...

-Je ne te demande que de m'aider, Raphaël. Tu ne peux pas me refuser ton aide quand même ? C'est seulement pour quinze jours.

-J'ai travaillé tout l'été à l'atelier, gémit l'adolescent. Je n'ai jamais pris de vacances.

-L'été, c'est fini ! Maintenant, ce sont les vacances de Noël. Tu feras bien de ne pas me fausser compagnie. Tu sais ce que ça te coûtera !

-Ce n'est pas ma faute si le tonton d'Afrique veut nous voir. Tonton Pedro dit qu'il y a peut-être un héritage.

-Peut-être ? Grogne Félix Jadot. Et ici, à l'atelier, pour qui crois-tu que je travaille ? Dis-moi ?...

-Pour...

-C'est pour toi tout ça ! C'est ça ton héritage, ton futur. Qu'est-ce que tu vas aller chercher en Afrique ? Des maladies... Moi, ici je te prépare ton avenir. Si ce n'était que pour moi, y'a longtemps que j'aurais tout vendu.

-Qu'est-ce que je vais leur dire...

-Je m'en fou ! Tout ce qui compte est que tu sois à l'atelier comme d'habitude, le premier jour de tes congés.

Raphaël a les larmes aux yeux. Il sait que son père abuse de lui, et c'est peine perdue. Sa mère saisit le téléphone.

-Raphaël, veux-tu aller dans ta chambre. Je vais parler à ton père.

-Alors, comme ça, tu ne lui offres même pas cette opportunité à ton fils ? Tu veux que je te rapporte à la brigade ?

-Essaie toujours ! J'ai encore mes fusils. Tu fais ça et je t'éclate la marmite.

-Tu ne pourrais pas être généreux avec ton fils, pour une fois ? On dirait que tu ne l'aimes pas.

-Bien sûr que je l'aime, ce galopin ! C'est pour son bien que je le fais travailler. Au moins, lui, il ne sera pas comme tous ces fils d'enfoirés, ces pourris qui traînent la savate et ne savent rien faire.

-Il étudie très fort pendant toute l'année scolaire !

-Je le sais. Crois-moi, je suis fier qu'il soit le premier de sa classe.

-Et malgré ça tu n'es pas prêt à lui accorder cette récompense ?

-Je n'en ai pas les moyens.

-Tu exploites ton fils. Un jour, tu le perdras.

-Il me remerciera de l'avoir fait travailler.

Elle réfléchit un instant.

-T'es encore là ? Bougonne-t-il.

-Oui, je réfléchis.

-Réfléchis pas trop longtemps. Ça va être les nouvelles à la télé !

-Je viendrais travailler en décembre à la place de Raphaël.

-C'est un travail dur pour une femme !

-C'est pour ça que tu fais trimer un adolescent ?

-Raphaël est presque un homme.

-Je serais très heureuse de venir suer à sa place !

-Tu n'auras pas de salaire.

-Je ne demande que la pension alimentaire.

-Pour moi, l'essentiel c'est d'avoir quelqu'un. Mais si tu glisses un mot au connard de Lemaître ou à la brigade, je te pète la gueule. Entendu !

-Le bonheur de Raphaël m'est plus précieux que toutes tes menaces et tes absurdités ! Je serais là.

Elle raccroche, tombe sur une chaise, ferme les yeux et appuie les paumes de ses mains contre ses tempes. Un instant plus tard, elle sent la main délicate de son fils sur ses cheveux.

-Je t'aime, maman, murmure Raphaël .

Ses yeux sont rouges et des larmes coulent sur ses joues. La fièvre brûle encore sur le front de l'adolescent. Elle se lève et serre son fils très fort contre elle.

-La vie est injuste ! Murmure-t-elle.

-Je vais rester, dit-il.

-Non, Raphaël. Il n'en est pas question. Tu dois faire ce voyage. Quelque chose me dit que tu dois partir voir tonton Marc. Ce n'est qu'un mois après tout. Ça passera vite. Et je te téléphonerai »

Chapitre 8

Marc Dutoit

Octobre 1955

C'était la fête des vendanges au village de Castelvieu. Le grand chapiteau blanc était dressé sur une terre à blé à côté de la mairie. Un crachin d'automne arrosait le crépuscule alors que l'orchestre et son accordéoniste entamaient les premières mesures d'un tango. Le chapiteau se remplissait vite.

À l'entrée, les parapluies bariolés des jeunes filles avaient priorité. Les garçons attendaient tête nue sous le crachin et ne prenaient pas le temps de maudire la pluie, soucieux d'entrer au plus vite dans le saint des saints.

Les jeunes filles 'en âge de danser' et de courtoiser étaient alignées à l'intérieur, le long de la toile cirée du chapiteau. Vêtues de robes faites maison, trop maquillées et chaperonnées par leurs mères, elles regardaient par petits coups d'œil furtifs vers l'entrée où se pressaient les jeunes hommes. L'œil maternel sévère, digne et respectable planait au-dessus des couvées, bien décidé à protéger la vertu des jouvencelles.

Le curé du village avait prévenu l'accordéoniste. « Pas de musique frotti-frotta. On n'est pas à Pigalle ! »

Les garçons arrivaient à pied, à vélo ou en solex. Le grand Trébuchet avait galopé les cinq kilomètres depuis Gornac sur un cheval de labour. Ça faisait gros propriétaire.

Ils venaient tous tenter leur chance et formaient une longue file qui se mouvait lentement vers le tabernacle de la drague. Ceux qui avaient fait leur service militaire parlaient en experts du sexe féminin. Les jeunes écoutaient avec admiration. Les hormones étaient en ébullition. Certains avaient bu du gros rouge pour se donner du courage. Mais le gros rouge donne envie de se battre ou de pleurer quand on dépasse la limite. Alors on danse comme un couillon et on rate sa chance.

On se poussait, on se bousculait, on se levait sur la pointe des pieds pour voir

et être le premier à inviter la plus belle, car les choix du premier tour se concentraient sur les plus belles. Mais il est rare, sinon impossible que les plus belles acceptent de danser avec un corniaud. Et le roi des couillons c'était celui qui insistait malgré tout.

Près de l'entrée, on retrouvait chaque année Nenette Laroque et ses six filles. Elle les plaçait en premier, espérant qu'au moins un homme inviterait une de ses filles. Mais personne n'en voulait. La septième des filles Laroque avait tout reçu : la beauté, le charme et l'intelligence. Elle n'avait rien laissé aux autres. Elle était partie avec un déluré de la ville et depuis, les autres attendaient qu'on veuille bien d'elles. L'aînée, Claudette, avait déjà 28 ans et se flétrissait comme une grappe de raisin qu'on a oublié de cueillir. Après elle, par ordre d'âge, il y avait Pierrette, Ginette, Paulette, Bernadette et Antoinette.

La file des garçons passait sans les regarder malgré des sourires qui découvraient leurs dents jaunes comme le vieil ivoire des touches du piano de l'église. La mère aurait voulu vanter les qualités de ses filles mais la fierté l'en empêchait. Elle était la seule mère qui offrait ses filles en mariage avec plaisir. Les autres faisaient toutes les difficiles avec leurs airs de comtesses. Près de l'entrée, on entendait des grossièretés, de l'humour à ras des sillons puis des éclats de rire masqués.

-T'as vu les binettes ?

-J'regarde ailleurs. Elles me coupent l'envie.

-Elles devraient s'faire nonnettes !

-La mieux, c'est la mère !

-Arrête ! Qu'est ce que t'es bête !

-Les néné à Nénette font la quête !

Mais il fallait penser aux choses sérieuses. On se levait sur la pointe des pieds pour voir le reste du spectacle et inspecter la marchandise. Alors on se gorgeait d'ambition et on faisait l'élégant.

-Voulez-vous danser Mademoiselle ?

-Non, merci !

-La pisseuse ! Elle ne m'a même pas regardé. J'insiste, ou je continue ?

Derrière, les autres gars poussaient pour tenter leur chance. Les enchères montaient au premier tour. Le premier passage était réservé à la beauté. Les filles et les garçons le savaient trop bien. Le second tour était pour les bêcheuses et les allumeuses. Elles comptaient les invitations reçues et se montaient le col. Mais les vieilles bêcheuses avaient appris l'humilité. Elles supputaient moins et acceptaient après le second tour.

La file de garçons tournait autour du chapiteau et les mêmes têtes revenaient.

-Voulez-vous danser Mademoiselle ?

La mère poussait sa fille du coude. 'Vas-y charlotte ! Ne fais pas la difficile'.

Elle acceptait puis elle soufflait à l'oreille du danseur.

-Tiens ! C'est maintenant que tu me remarques ? T'aurais pas pu m'inviter avant ?

-Mes excuses ! Je t'avais pas vue...

-Alors comme ça t'es aveugle pour moi et pas pour les autres que t'as invité et qui t'ont refusé ?

Dehors, on continuait à s'agiter sous la pluie fine. Un jeune garçon venait d'arriver. Il secoua sa veste pour la sécher avant de rejoindre la file. Il était essoufflé et inquiet après avoir couru quelques kilomètres. Il n'avait ni solex, ni vélo.

-Salut Marc ! lui lança un grand qui était déjà dans l'entrée. Alors ton père t'a laissé sortir ce soir ?

Marc répondit par un signe affirmatif du menton. Puis il pinça les lèvres de colère. Le grand Jacques Lapôtre faisait la file à quelques mètres devant lui.

- Il est arrivé avant toi, lui dit un copain. Il va te piquer Nathalie. Il sera le premier à l'inviter à danser.

Marc haussa les épaules, sûr de lui.

-Elle n'en voudra pas !

Ils étaient à présent sous le couvert de la bâche d'entrée. Marc aperçut Nathalie auprès de sa mère. Elle semblait inquiète et jetait des coups d'œil furtifs vers l'entrée. Elle l'aperçut et lui sourit.

Lapôtre arrivait à son niveau. Il fit une courbette ridicule, sourit à la mère de Nathalie et invita la jeune fille. La mère donna un léger coup de pouce dans le dos de Nathalie en murmurant ...

-Vas-y. Il est bien.

Mais Nathalie regardait au loin et refusa d'un geste impatient. Lapôtre passa son chemin, la colère dans les yeux. Marc arriva au niveau de Nathalie et l'invita à danser. Ils se sourirent simplement, avec tendresse. La mère haussa le sourcil. Elle aurait voulu mieux pour sa cadette mais Nathalie était déjà partie.

Ils dansèrent devant l'orchestre, ignorant le regard de Lapôtre qui restait figé dans la file. Puis ils s'encoururent vers l'extérieur, main dans la main. Ils s'abritèrent sous l'auvent de la buvette.

-Je suis si contente que tu aies pu venir, Marc, lui dit-elle en lui serrant la main. Comment as-tu fait pour obtenir l'autorisation de ton père qui est si sévère !

-Mon père n'était pas si dur autrefois quand ma mère vivait encore. C'est depuis qu'il s'est remarié avec cette...

-Belle-mère ! Dit Nathalie en riant.

-Elle voulait que je reste à la maison pour garder mes sœurs.

-Ce sont des bébés ! C'est à elle de s'en occuper !

-Bien sûr ! J'ai déjà tellement de travail avec les vignes...

- Lapôtre se glissait derrière eux comme une ombre fébrile.
- Tu ne l'aimes pas ta belle-mère, alors ? Demanda Nathalie.
 - C'est une pimbêche, une emmerdeuse et jalouse ! Mon père s'est remarié avec une profiteuse.
 - Elle ne t'aime pas alors ?
 - C'est une marâtre qui n'aime que ses filles.

Lapôtre en avait entendu assez et s'en alla, un sourire aux lèvres.

- Bon, on retourne danser ? Demanda Marc.
- Oui, mais avant...

Elle s'avança et lui posa un baiser sur ses lèvres puis s'encourut vers le chapiteau.

*

Le lendemain matin à l'aube, dans la maison de la ferme des Dutoit, la porte de la chambre de Marc s'ouvrait violemment. L'ombre immense du père occupait toute l'embrasure. Furieux, il saisit Marc par l'oreille et le tira du lit.

- Aïe ! Tu me fais mal papa !
- Alors comme ça petit morveux, tu traites ma femme de pimbêche, emmerdeuse et jalouse ! Je vais t'apprendre à médire sur la famille !

Et vlan ! Une gifle, puis une autre. Il poussait son fils à l'extérieur en lui bottant le derrière.

- Avance imbécile ! Sale gosse ! On va voir si tes médisances sont appréciées dans le village.
- Mais je suis en pyjama et à pieds nus !
- Je m'en fou ! Avance fils indigne ! Tu vas payer tes paroles de scélérat.

Marc se traînait péniblement jusqu'au village où on démontait déjà le chapiteau et les forains assemblaient leurs tréteaux pour le marché. Tout au long du chemin, le père engueulait son fils et lui flanquait des gifles. Arrivé au milieu de la place du marché, il saisit une brique et força son fils à s'y mettre à genoux.

- Les mains sur la tête ! Ordonna le père. Puis il se tourna vers les gens et montra son fils d'un doigt accusateur.
- Voilà le couillon ! Le prétentieux qui se permet de maltraiter sa famille. Il restera sur sa brique toute la journée pour que tout le village vienne rire de lui.

Et vlan ! Une autre gifle. Le père Dutoit pensait raccommoder ainsi l'égo blessé de son épouse. Les heures passèrent et les gens vinrent défiler dans le marché en chuchotant sur le compte du garçon mis au pilori. Nathalie arriva avec sa mère et ses sœurs, chacune un panier d'osier à la main. Nathalie était inquiète. On l'avait mise au courant. Les nouvelles vont aussi vite qu'un incendie dans un village. Elle avait les larmes aux yeux en voyant Marc à genoux. Elle voulait lui parler. Marc la regarda avec dégoût.

-Je n'aurais jamais cru ça de toi ! Lui lança-t-il.

Elle voulut répondre, se disculper mais sa mère lui empoignait le bras et l'entraînait loin du jeune homme.

-Ce n'est pas moi ! Je te le jure. Je n'y suis pour rien...

Mais le brouhaha du marché couvrait ses paroles et ses pleurs.

Le lendemain, avant le lever du soleil, la porte de la ferme des Dutoit s'ouvra silencieusement. Le jeune Marc sortit sur la pointe des pieds, le baluchon à la main. Il partit vers Gornac, Mourens, puis descendit la côte de Peytoupin et prit la route de Bordeaux. Il s'en allait pour toujours, l'air du dernier tango en tête, libre et désireux de tester l'aventure.

**

Chapitre 9

Le voyage

Les aînés Lemaître ont acheté des Samsonite neuves. Ils préparent leurs valises et ont aligné tous leurs vêtements de marque sur leurs lits. Des costumes destinés à s'exhiber dans les hôtels 5 étoiles. Des accoutrements de dernière mode. Gonzague aligne ses boîtes de Viagra.

-T'en n'as pas besoin d'autant ! S'étonne Cédric.

-Je suis ambitieux, et l'ambition est la nourrice de la réussite.

Puis il compte ses paquets de préservatifs.

-Voyons un peu. Trente jours, à trois coups de moyenne par jour... Ça fait 90 capotes. J'ai pris dix paquets de dix. Ça devrait suffire !

-Je te savais prétentieux, mais là, tu dépasses la limite....

Puis en regardant la panoplie de son frère, Gonzague s'étonne.

-Tu n'prends pas d'capotes ?

-Tu m'en passeras. T'en as trop.

-Tu vas regretter ou bien tu attraperas une chaude pisse !

-J'ai lu le manuel du voyageur à Bangkok ! Je sais comment faire. Par contre, j'ai

quelque chose qui pourrait m'être utile.

-C'est quoi ?

Cédric sort un paquet qui contient une poupée gonflable.

-Gonzague, voici Maggy ! Maggy, voici Gonzague. Et surtout pas de coup en douce dans mon dos. Je suis très jaloux... !

-Tu t'encombres de choses inutiles ! Ricane l'aîné.

-On ne sait jamais.

-Tu sais bien qu'il y a des super meufs en Afrique du Sud. Des miss monde qui sont Françaises depuis quatre cents ans. Des Villier, Pienaar, Malan, ...

-Ce sont des vieilles Huguenotes défraîchies !

-Et alors ? Ça baise bien les Huguenotes. Elles faisaient plus de 20 gosses avec un seul mec !

-Je n'suis pas si sûr que les filles sont belles dans ce pays, dit Cédric. J'ai lu Coetzee. Il écrivait que toutes les femmes Afrikaners sont soit des grosses filles avec des seins énormes et des cous de taureau, soit cagneuses et contrefaites.

-Les seins énormes, ça me convient parfaitement, dit Gonzague.

-J'prends quand même Maggy. Un bon voyageur n'est jamais pris au dépourvu.

-J'suis pas raciste. Je prends tout ce qui se présente : Zouloues avec des culs comme des chaudrons ou indiennes qui sentent le curry sous les bras, Congolaises, Anglaises...Huguenotes ou Hottentotes sans culottes...

-Comment connais-tu tout ça ? demande leur père qui vient de paraître dans l'encadrement de leur porte.

-Je lis et j'me renseigne, dit Gonzague évasivement. Elles tomberont toutes aux pieds du roi d'la drague !

-Gonfle ton jabot et fait la roue avec tes plumes tant qu'il est encore temps, répond Hector.

-C'est préférable que de se pavaner pour tromper sa femme et de se gratter les hémorroïdes à l'heure de la sieste améliorée, répond l'aîné avec tout la vulgarité dont il est capable.

Hector Lemaître glisse ses mains dans les poches de son Lévis et hausse les épaules. Il n'a jamais établi les limites de son autorité auprès de ses fils.

-Ta grossièreté t'ouvrira très peu de portes, ici ou ailleurs, dit-il avant de tourner le dos.

Il a dit le dernier mot. Il est le père.

-C'est pas l'tout mais il faut qu'on finisse d'emballer nos baise-en-ville, déclare Cédric en ricane sous cape.

**

A Paris, le gouvernement a créé de nombreux emplois dans l'aéroport Charles De Gaulle grâce au coup de pouce d'un certain Bin Laden, héros de l'islam, et

d'un Bush, fils à papa, gaffeur et protégé par des marchands d'armes. De nombreux militaires y patrouillent par groupes de trois. Chaque portique et chaque machine à rayons X est hanté par d'impressionnantes cohortes d'agents de sécurité. On y trouve des dizaines d'individus par poste, presque davantage que les passagers qui font la file. Il est difficile de croire qu'autant de gens travaillent pour la sécurité aérienne. Voici un métier d'avenir dans un pays où les universitaires ne trouvent pas d'emploi.

Le grand hall du départ de Charles de Gaulle est impressionnant. Il ressemble à une coque de bateau inversée, tout en métal et verre.

-On dirait l'ogive d'une Cathédrale futuriste, dit Olivier en s'asseyant sur un siège en plastique moulé, non loin de la station d'embarquement du vol sur Johannesburg.

-C'est la coque d'un vaisseau spatial pour la guerre des mondes, lui répond Raphaël.

-Hé cousin ! Lance Gonzague, au lieu de raconter des conneries, va me chercher un Coca !

-Tu me prends pour qui ?

-Vas me chercher un Coca !

-Franchement, j't'assure, ça craint quoi !

-Tu m'cherches, junior ?

-J'te cherche pas ! J'suis pas ton esclave.

-Alors obéis ou fais tes prières !

-T'es lourd Gonzague. J'ai déjà dit « non » et en plus tu ne demandes pas poliment.

-Oh, monsieur veut d'la politesse ? T'es une particule de slip et tu veux d'la politesse. T'es exigeant, junior !

-C'est l'minimum !

Gonzague se met à genoux devant Raphaël et, avec un mépris absolu, se met à geindre.

-Ô mon cher cou...zin, auriez-vous l'amabilitéééééé d'aller me chercher un Cocaaaaaa ?

-C'est mieux, dit Raphaël en se levant. Donne la monnaie !

-Et une paille s'il vous plait, votre Altesse !

Puis se tournant vers Cédric, il marmonne :

-Ça bouffe des haricots en boîte et des sardines trois fois par semaine et ça veut de la politesse ! Attends qu'on arrive en Afrique ! Tu vas voir comment j'veis lui régler son compte à ce morveux de cousin indigent !

Raphaël s'éloigne et prend son temps. Il fait du lèche-vitrines pendant un long moment mais ses pensées sont ailleurs. L'excitation du départ est submergée par des pensées de solitude.

« Oui Raphaël, tu es seul à présent. Seul avec ces cousins gâtés qui n'hésiteront jamais à te faire trébucher, à te tabasser, à se jouer de toi, à ironiser et à se servir de toi comme d'un laquais, à mettre sur ton dos toutes les bêtises qu'ils commettront, à te vendre comme un esclave si nécessaire. Qu'advient-il ? Le tonton sera-t-il assez subtil pour s'en rendre compte ? Mais non, oublie le tonton, Raphaël. Tu es seul et tu devras te battre ! »

La perspective des persécutions auxquelles il doit s'attendre de la part de ses proches ne l'enchantait guère mais l'aventure est là, au bout d'un voyage de douze heures. Alors, à quoi bon ressasser des pensées négatives ?

Il sort une lettre de sa poche, la déplie et la relit pour la vingtième fois :

« Ne crois jamais, mon garçon, que ta vie est insignifiante. Dans le grand ordre des choses, elle a tout autant d'importance, sinon davantage, que celles des rois, des présidents ou des stars du cinéma. Lorsque tu traverseras des périodes douloureuses, garde ceci en mémoire. Ignore le passé, décroche-toi du futur et reste présent car c'est là qu'est la vie, dans l'instant présent. »

Vis ta vie en jouissant des choses et des gens mais ne t'attaches à aucun. Vis tes rêves mais ne t'y attaches pas et ne t'identifies à aucune de tes pensées de regret ou de désir. Car c'est en s'identifiant à elles que l'humain a perdu ses ailes.

Chaque fois que tu t'accrocheras à une pensée ou une émotion, tu monteras dans le train qui mène vers l'enfer. Chaque fois que tu laisseras les pensées se dissiper ou les émotions s'évader, tu planteras des racines dans le pays du bonheur.

Qui cherche trouve.

Qui ne cherche pas découvre !

Bon courage et bon voyage Raphaël.

Monique Cafalgua »

Une demi-heure plus tard, ils sont tous les quatre assis sur les sièges du hall de départ. Non loin d'eux, des voyageurs Africains papotent. Le crâne rasé, ils portent des pantalons treillis de type mercenaires du Sierra Leone et exhibent leur viande luisante comme l'ébène qu'ils ont pompé, pendant quatre heures chaque jour, dans les salles de gym des banlieues Est. Raphaël se demande s'ils s'en vont revoir la famille au Bandundu ou collecter un lot de cocaïne ou un paquet de diamants commandités par la mafia marseillaise.

Assis épaule contre épaule, deux anglais costumes de gris et cravate rayée de rouge écarlate observent l'écran de leur ordinateur respectif planté sur leurs genoux. Leurs visages reflètent les soucis et le stress de la compétitivité des affaires.

Deux Chinois jouent avec leurs ordinateurs. Un gros Afrikaner braille dans son portable et lance des injonctions qui font rebondir son énorme panse. Il lâche un pet qui siffle comme un bec de bouilloire et va étouffer ses voisins. Prudemment, les gens se lèvent l'un après l'autre et s'éloignent pour chercher un air moins vicié.

Un comptoir d'Air France est pris d'assaut par une ribambelle d'étrangers qui ont raté leurs correspondances grâce à l'inefficacité du service d'immigration. Cinq Italiens mal rasés engueulent une hôtesse de tous leurs poumons nicotiniques. Ils viennent de passer trois mois sur une plateforme pétrolière au Gabon et leur patience est à la limite de la décence. Pour eux, chaque heure dans la civilisation compte triple, d'autant que la Mama et les bambinos les attendent dans le Piémont.

Une jolie fille affalée dans un siège lit son magazine en opinant de la tête au rythme infernal du rappeur qui lui déchire les tympanes dans son portable. Gonzague fait des efforts démesurés pour attirer son attention. Mais le rappeur gueule plus fort pour entraîner la belle au royaume de l'illusion.

On trouve des échantillons d'humanité dans ce hall de départ : des voyageurs aux yeux cernés qui viennent du bout du monde, n'ont pas dormi de la nuit dans une bétailière de luxe, en survolant le globe à dix mille mètres d'altitude et qui vont chercher on ne sait quoi de l'autre côté de la planète.

On y trouve des aventuriers sac au dos, en jeans sales et Tongs et d'autres essoufflés qui ont peur de rater leur avion.

-Qu'est-ce que tu feras avec tes millions, Cédric ? Demande son frère évasivement.

-J'achèterais une école de tennis, avec au moins deux terrains couverts. Et toi ?

-Moi aussi ! J'ai pensé à la même chose. Le tennis, c'est ma vie. Et puis, avoir sa propre école, c'est mega cool pour tomber les filles. C'est trop d'la balle !

-Et toi, Olivier, qu'est-ce que tu feras avec tes millions ?

-J'donnerais la moitié à ma mère. Puis j'achèterais une Porsche...

-Et toi, junior ?

Raphaël ignore la question et regarde les gens qui déambulent.

- Et toi... Raphaël ?

-Il ne faut pas vendre la peau d'l'ours avant de l'avoir tué ! Répond-t-il, évasif.

-Pardon Monsieur l'intello ?!

-Qu'est-ce que j'en sais s'il y aura des millions ! S'exclame Raphaël. Je n'y pense même pas.

-Jun...Raphaël, on va t'apprendre quelque chose, annonce Gonzague. Dans la vie, il faut avoir des rêves. Il faut faire des plans. Si les millions te tombent sur la tronche et que t'y as pas réfléchi, ça devient tout un gaspillage. Tu vas jeter ça aux pourceaux ! On voit que t'as pas l'sens des affaires. Tu perdras sans doute ta part du butin avec le premier courant d'air.

-Comment tu sais ça, toi ?

-Ça s'voit sur ta tronche que t'es pas bon pour les affaires. T'es trop mousseline et massepain. Tu carbures à l'eau d'rose. Tu resteras dans la misère toute ta vie.

-Casse-toi, t'es lourd !

-Moi, j'veux être riche, proclame Gonzague. J'veux sortir de mon milieu. Ma famille est minable. J'suis fait pour briller.

-Tu vas arrêter tes études alors ? Demande Olivier.

-Ma mère insiste pour que je prépare l'ENA. Mais pour moi, ce que compte c'est ramasser des millions et profiter d'la vie.

-Et toi Raphaël qu'est-ce que tu veux faire de ta vie ? demande Olivier.

L'adolescent fixe les dalles du parterre, pensif.

-J'aimerais découvrir, voyager et apprendre, répond-il d'un trait.

Gonzague siffle une ironie railleuse.

-Tiens, prend un Kleenex ! Mouche-toi fort pour qu'on voie si t'as quelque chose dans l'cerveau...

-Tu ne veux pas être riche, toi qui vis dans la pauvreté ? Demande Olivier.

-Je n'pense pas à ça ! Pour moi, c'est préférable d'expérimenter la vie que de compter ses sous ou que de vivre dans le futur avec des ambitions stupides.

-On est donc d'accord, dit Gonzague. T'as pas d'ambition !

-Si être riche est votre ambition, vous risquez de vivre l'expérience de vouloir plutôt que celle d'être.

- ... ?

-Tu peux redire ça en Français, junior ? Demande Cédric.

-Tu déconnes, dit Gonzague. Ça veut dire quoi ton charabia ?

-Rien !

-Alors tu plaisantais ?

-C'est ça ! C'était pour rigoler.

-Sacré Junior ! Tu veux nous faire rire et tu sais pas par où commencer. On va t'acheter le guide du petit comique pour les nuls.

Raphaël hausse les épaules, se lève et va lécher les vitrines du Duty Free.

-C'est pauvre comme toute la Somalie et ça se croit malin ! Ricane Gonzague.

-Les Somaliens restent pauvres parce qu'ils ne sont pas malins, conclut son frère.

-Quoi ? Cette fois c'est toi qu'es fin nul, Cédric !

La voix suave de l'hôtesse dans les hautparleurs invite les passagers à embarquer. « Les voyageurs à destination de Johannesburg... »

**

10

Chapitre

Johannesbourg

Il est six heures dix, le lendemain matin, quand le 747 d'Air France atterrit à O R Tambo -Johannesbourg International. Les cousins ont très peu dormi. Ils ont regardé tous les films et joué à tous les jeux sur leur écran personnel. Ils ont des mines défraîchies et baillent aux corneilles. Ils traînent la savate dans la file du contrôle de passeport puis dans le hall d'arrivée des bagages. Gonzague charge ses valises sur un charriot.

-Raphaël ! Crie-t-il comme s'il appelait son chien. Viens ici. Pousse le charriot !
-J'suis pas ton boy !

L'aîné prend Raphaël par le col et le secoue.

-Fini la rigolade, Junior ! Ici, c'est moi l'patron. Ramène pas ta fraise ou j'te défonce ta gueule de puceau.

Raphaël veut éviter l'esclandre mais les humiliations constantes pèsent.

Ils passent la douane et sortent dans le hall d'arrivée. Une foule bigarrée fait cercle autour des portes automatiques pour accueillir les voyageurs.

-C'est dingue le monde ! Grogne Cédric. Comment trouver le tonton dans toute cette foule ?

Ils cherchent avidement parmi les centaines de visages, scrutent l'un après l'autre, s'arrêtent un instant sur les hommes qui semblent respectables et bien vêtus. Devant eux, un vieil homme en costume élimé parle russe avec des membres de sa famille. Il a accroché quinze médailles communistes sur chaque pan de la veste : une belle panoplie suspendue à des rubans rouges imprimés avec marteau et faucille pour célébrer Mandela.

-Pas celui-là ?

-Non ! Peut-être celui-là, là-bas ?

-Il aurait pu porter une pancarte.

-Personne pour nous attendre, gémit Gonzague, déjà prêt à broyer du noir. Ça c'est raide ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

Les hôtesse de l'avion Saudi Air en provenance de Riyad portent des bonnets

rouges recouverts de voilage beige. Derrière elles, paraissent des femmes au visage dur, nez busqué et à la peau de cuivre terne. Toutes habillées de noir, elles suivent des groupes qui reviennent de La Mecque. Longues barbes grises, lunettes en écaille, une veste en coton d'Ecosse recouvre la longue robe grise qui flotte sur le pantalon. Ce sont des riches commerçants qui sont allés remercier le prophète. Allah est grand et miséricordieux ! La paix soit avec lui !

Tout à coup, des cris stridents fusent d'un groupe dans la foule.

-C'est hallucinant ! S'écrie Cédric qui a sursauté de frayeur. On est arrivé chez les cannibales ou quoi ?

Ce sont des femmes zouloues qui viennent d'apercevoir leur homme parmi les voyageurs. La polygamie est légale chez eux.

Un africain s'approche de l'aîné.

- *Can I organize à nice cab to town for you ? Cheap ! Very cheap !*

Gonzague reste bouche bée pendant un instant puis appelle son frère.

-Oh Cédric ! Viens un peu ici. Le mec là, y m'parle étranger. Moi, j'comprends pas son patois. D'habitude, j'comprends quand on parle anglais mais là, alors c'est pas de l'anglais ça ! Chip ! Chip ! C'est quoi ? Il veut me chiper quelque chose ?

-*Taxi* ? Questionne l'Africain qui a l'habitude.

-Ah ! Non merci, répond Cédric.

-Y pouvait pas l'dire ce gonze ? J'aurais compris. J'suis pas illettré quand même.

A distance devant lui, une jolie blonde sourit. Gonzague a le cœur qui fond. Elle porte un jean Soviet moulant de dernière mode et une blouse qui permet au monde entier d'admirer le diamant sur son nombril.

-C'te morue, elle est pour moi, marmonne Gonzague. Ça va arracher !

Elle fait de larges signes de la main et un sourire de vedette. C'est du moins ce qu'il croit. Il sourit et lève la main en réponse. Un homme vient de le dépasser. Elle se jette dans ses bras et l'embrasse avec passion. C'est un méditerranéen basané au nez aquilin, à la barbe qu'il ne peut jamais raser complètement. Les vikings sont jaloux et Gonzague baragouine des injures.

Après une longue recherche et beaucoup d'hésitations, Raphaël s'exclame :

-Le voilà, le tonton ! La -bas, près de la porte !

Ils se tournent dans un ensemble parfait, comme le changement de la garde à Taiwan et cherchent mais ne trouvent pas.

-Là-bas, dit Raphaël en leur montrant sa trouvaille.

Un Africain grisonnant, de grande taille et de port altier porte un panneau avec leurs noms.

-Putain, c'qu'il a bronzé depuis qu'il est en Afrique ! S'exclame Cédric !

L'Africain qui les accueille est jovial, souriant et se présente.

-*Good morning gentlemen! Welcome to South Africa. My name is Bill. Did you have a nice trip ?*

-Qu'est-ce qu'il dit ? Demande Gonzague. Moi, l'anglais quand c'est écrit, je comprends mais alors leur accent de Zoulous, c'est pas possible !

-Il dit qu'on est en Afrique du Sud, lui répond Cédric.

-Tu t' fous d' ma gueule ou quoi?

-*My name is Bill Shabalala ..I'm your uncle's right hand man*, dit-il en leur serrant la main.

-Bonjour ! Dit Cédric en dégageant un sourire de publicité.

-Bonjour ! Grogne Gonzague.

Brusquement, derrière eux, sortant de la foule, deux filles adolescentes se présentent aussi à l'oncle Bill.

-Bonjour monsieur Bill, dit l'une d'elles en souriant à l'Africain. Moi c'est Natacha et ma sœur, Albane.

Les aînés sont très surpris.

-Vous allez aussi chez notre oncle ?

-Nous sommes arrivées avec le vol Air France, répond Natacha. Monsieur Dutoit nous a invitées.

Gonzague fronce le sourcil et une méfiance jalouse lui barre le visage. Cédric lui murmure :

-Moi, j'comprends pas quoi ! Ces thons vont essayer d'nous bouffer l'héritage. Tu vas voir, c'est clair comme 'bonjour' !

Raphaël engage quelques mots avec les filles.

-Vous êtes d'où ? Vous étiez dans le même avion ? ...

Bill rassemble ses moutons. Il sort un portable, compose un numéro puis le passe à Gonzague.

-Oui, allô... Dit ce dernier, craignant très fort d'être confronté à un autre problème linguistique.

-Bonjour. Ici c'est Marc Dutoit. Qui est à l'appareil ?

-Ah Tonton ! S'écrit l'aîné avec un sourire d'extrême satisfaction. C'est ton neveu Gonzague Lemaître à l'appareil...

-Avez-vous fait bon voyage ? Oui ? Parfait...Bill est mon assistant. N'ayez aucune crainte. Il vous conduira jusqu'à la maison le plus tôt possible. Je vous attends avec impatience.

-Euh ! Oui, très bien. Merci... Tonton. A tout de suite alors.

-...C'est ça, à bientôt.

En avant ! Bill leur fait signe de le suivre alors que Raphaël poursuit une conversation animée avec les deux jeunes filles. Les aînés ont des regards de chercheurs d'or. Ils jettent des yeux gourmands sur toutes les filles. Ils sourient aux belles blondes qui se déhanchent dans le hall : des touristes, sac à dos, anglaises et allemandes.

Ils s'engouffrent dans l'ascenseur pour le parking souterrain et parviennent au deuxième sous-sol. Ils y découvrent une camionnette Toyota Landcruiser Pick up

blanche à laquelle est attelée une petite remorque pleine de cageots de légumes et fruits frais, boîtes de conserve et de boissons. Le véhicule n'a qu'une seule cabine. Il y a place pour deux personnes tout au plus avec le chauffeur. Le plateau arrière est couvert d'une bâche que Bill dégrafe.

-On va pas monter là-dedans ? Demande Gonzague, soucieux.

Bill sourit mais ne comprend pas la question. Il leur fait signe de charger les valises. Gonzague répète l'ordre à Olivier qui le répète à Raphaël. Contraint, ce dernier lance les valises sur le plateau arrière.

-Mes médicaments ! Hurle Olivier, furieux en giflant Raphaël. Tu vas casser mes bouteilles !

Raphaël lui répond par un coup de poing. Bill les sépare.

-*C'mon guys ! No fighting here. Be kind to each other.*

Les deux aînés ont disparu. Ils se sont glissés dans la cabine. Bill les voit, installés comme des sultans.

-*Out !* Ordonne-t-il avec un majestueux geste du bras. Les aînés se regardent et poussent de rire.

-*You both, go at the back with the boys. This is the place for the girls.*

-Nous, répond Gonzague en pointant le doigt sur son thorax, nous, neveux du patron. Toi chauffeur, petit serviteur à la noix.

-*I don't understand and I don't care*, répond Bill Tshabalala. *You go at the back ! NOW !*

-On reste ici, dit Cédric en riant comme un tordu. On a priorité d'aînesse.

-*Me... héritier, me... décider !* Pouffe Gonzague.

-*At the back !* insiste Bill.

-*No ! us...* Comment on dit 'neveu' ? Demande Gonzague à son frère.

-*Niece*, je crois.

-Nous, *niece* du patron.

-Mais non, c'est « *nephew* » dit Olivier qui est venu voir ce qui se passe.

-Nous, *nephew* du boss. Nous rester ici. Nous rien à foutre de tes ordres de pauvre mec !

-*Here, I'm the boss !* répond Bill. *You do as I say !*

-Va t'faire foutre, tête de nœud, dit Gonzague en fermant les yeux d'un air béat.

Mais soudain Olivier semble avoir vu le diable en personne.

-Et merde, arrêtez ! S'exclame-t-il brusquement, les yeux exorbités. Regardez ! Regardez le chauffeur ! Regardez !

-Quoi ?... Oh putain... le con !

Bill a levé sa chemise discrètement. Un revolver paraît dans sa gaine. Il les regarde avec un sourire narquois.

-*Here, I am the boss !* Dit-il en copiant les grimaces de Gonzague. *Move out ! Quick !*

Les deux aînés obéissent instantanément et Bill fait entrer les jeunes filles dans la cabine en riant de bon cœur. Il démarre alors que les garçons cherchent à se

faire une place parmi les bagages sur la plage arrière.

Bill murmure :

-These two guys are going to be very happy where we're going !

Entretemps, les garçons s'installent tant bien que mal au milieu des valises.

-On n'va pas loin ! Marmonne Cédric. On n'en a pas pour longtemps.

*

Continuar la lecture ici : [Mon tonton d'A...fric](#)



Buy on
Amazon